

PER

E-419

BNQ

Grosjean

Pierre
Ouellet

Annie
Ernaux

Monique
LaRue

Alain
Nadaud

Christiane
Duchesne

Andrea
Moorhead

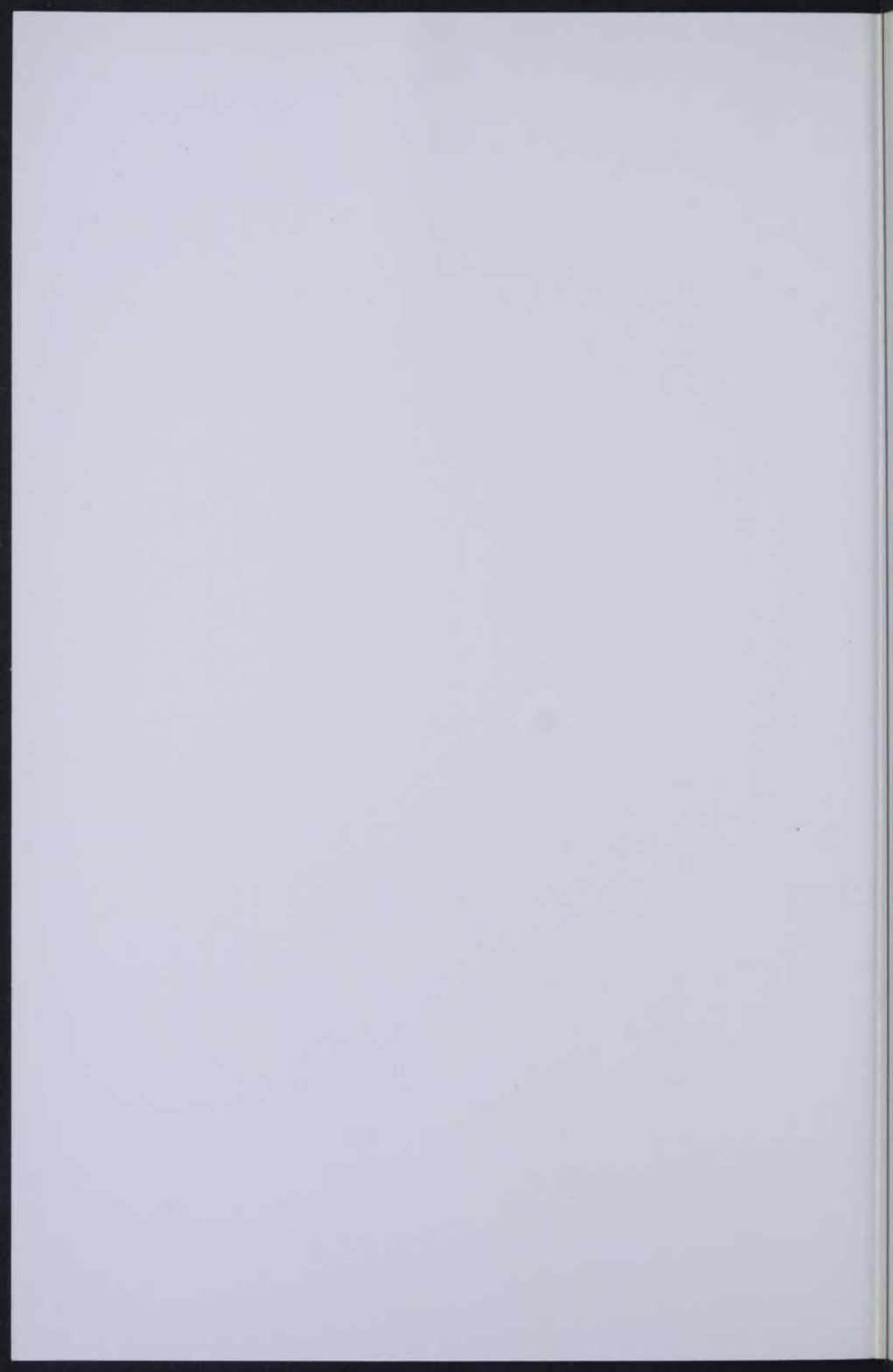
Gilbert
Choquette

Dominic
Gagné

Maxime
Lejeune

Les écrits

103



Les écrits

DÉCEMBRE 2001

Les écrits

REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Naïm Kattan

Directeur adjoint : André Ricard

Secrétaire de rédaction : Monique LaRue

Adjointe administrative : Marie Beaulieu

Conseil de rédaction : André Brochu
Jean-Pierre Duquette
Jacques Folch-Ribas
Christiane Frenette
Claude Lévesque

Le directeur, le directeur adjoint, la secrétaire de rédaction et la majorité du conseil de rédaction sont membres de l'Académie des lettres du Québec.

Abonnement d'un an (trois numéros)

Individus : 25 \$

Institutions et résidents de l'étranger : 35 \$

Un exemplaire : 10 \$

LES ÉCRITS

Case postale 87

Succursale Place du Parc

Montréal (Québec) H2W 2M9

Téléphone : (514) 499-2836

Télécopieur : (514) 499-9954

lesecrits@internet.uqam.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal subventionnent cette publication.

Membre de la SODEP.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2001

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 1200-7935

Envoi de Poste-publications-Enregistrement n° 09993

© Les écrits



Sommaire

LES ÉCRITS, NUMÉRO 103, DÉCEMBRE 2001

Naïm KATTAN	
<i>Présentation</i>	5
Jean GROSJEAN	
<i>Vitrage</i>	7
Pierre OUELLET	
<i>Asiles</i>	17
Annie ERNAUX	
<i>Journal</i>	29
Monique LARUE	
<i>Marco Polo, Rosa Luxembourg et le Japon</i>	45
Alain NADAUD	
<i>Combat d'homme avec chien</i>	63
Christiane DUCHESNE	
<i>Déluge</i>	69
Andrea MOORHEAD	
<i>Poèmes</i>	87
Gilbert CHOQUETTE	
<i>Une épreuve d'architecture</i>	97
Dominic GAGNÉ	
<i>Portraits de l'ombre</i>	119
Maxime LEJEUNE	
<i>La pomme d'amour</i>	125
Notices biobibliographiques	129



Présentation

LA REVUE QUÉBÉCOISE *Les écrits* est naturellement une expression littéraire de la francophonie. Depuis près d'un demi-siècle, on y a publié des textes libres : essais, nouvelles, extraits de romans, poésie, théâtre d'écrivains du Canada français puis du Québec ainsi que de divers pays francophones.

Dans ce numéro Jean Grosjean, Annie Ernaux, Alain Nadaud, Andrea Moorhead partagent le sommaire avec Christiane Duchesne, Monique LaRue, Pierre Ouellet, Gilbert Choquette : illustration éloquentes que tout en conservant sa spécificité, la littérature québécoise s'inscrit dans l'universalité de la francophonie. Dans la diversité des textes présentés, ce numéro est une attestation de la vitalité de notre littérature ainsi que de celle de la francophonie.

Il est intéressant de signaler quelques coïncidences. Le poète Jean Grosjean, grand pratiquant de la Bible, traducteur de la *Genèse*, de *L'Éclésiaste*, de *l'Évangile selon saint Jean* se trouve à côté de Pierre Ouellet, l'un des traducteurs de la Bible des écrivains parue récemment chez Bayard et Médiaspaul. Ce n'est pas uniquement une rencontre de hasard. En effet, dans son essai, Pierre Ouellet conçoit la langue française, magnifiquement illustrée et servie par Jean Grosjean dans l'ensemble de ses œuvres, comme un

rapport à un monde sans frontières. Les autres auteurs, dans la diversité de leurs textes, témoignent de ce monde dont le foyer, le point de rencontre est cette langue française qui appartient à tous ceux qui la choisissent pour s'exprimer dans leurs écrits.

Naïm Kattan

JEAN GROSJEAN

Vitrage

Départ

Je m'éveille avec dans l'oreille des bruits de bousculade, des fragments de phrases hâtives. Mais que j'aie à la fenêtre, il est trop tard, je ne vois qu'au loin la poussière soulevée. Il me reste le silence du soleil, l'insolence des collines et l'esseulement des grèves. Cette libellule irisée qui rôde au-dessus du ruisseau doit à l'Éloigné de m'être offerte.

Les aléas

À voix basse la brise me sort de ma sieste. Ô l'insécurité des corolles, le délabrement des nuages. Soudain des tapages d'obus affalent de grands chênes pour voir des trouées d'azur. La déroute traverse des ruines étincelantes et des rangées de moribonds, puis l'ombre des meubles hérités.

Au pont

Il revient de la guerre. On arrive au pont. L'eau fait un bruit de cascade dans les vanes de l'ancien moulin. L'ombre des frênes à l'entrée du pont invite à s'asseoir. D'un côté les toits de la ville, mais on n'ira pas en ville. De l'autre la route des collines, il n'y va pas non plus. Il reste là, il revient de la guerre.

Les stratus

Les stratus balafrent le soleil du soir. Ils raturent les jours que tu n'as pas hantés, leurs pierrailles désertes, leurs gerbes restées en bord d'éteule. Est-ce qu'on voudrait d'un jardin dont tu ne serais pas la haie ? Même une chambre, que tu en sois au moins la fenêtre. Les derniers haillons de lueurs traînent encore sur les labours. Des feux de nomades clignotent au creux d'une crayère. Quelques étoiles se penchent sur l'assombrissement.

Les inspirés

Le vent arrachait aux arbres des rumeurs ou des poignées de feuilles. Les herbes qu'il visitait s'agenouillaient et se mettaient à parler. Les girouettes il leur pinçait le mollet, il leur tournait la tête et elles gémissaient. Tout le jour il a traîné dans le ciel des oripeaux vaporeux. Mais la nuit il porte avec précautions le doux chant de la hulotte.

Les sous-entendus

Si Adam et Ève ne s'étaient pas un peu douté que la loi était adroitement provisoire, ils ne se seraient pas entêtés dans leur aventure. Ni le vieil Hénok ne se serait mis à marcher à travers les siècles comme le fait l'écriture avec ses sous-entendus. Et quand Noé construisit un navire, était-il sot au point de ne vouloir qu'accorder quelques brèves années de plus, sous de nouvelles intempéries, à sa famille et à de beaux couples de zèbres ou d'onagres ?

Abraham

Ah le flair d'Abraham qui ne tenait ni à sa patrie ni aux dieux des gens. Il errait de puits en puits pour un peu d'eau et d'arbre en arbre pour un peu d'ombre. Sa science était de ne pas savoir. Il lui suffisait de douter des façades. Est-ce que ça aurait du bon sens de se faire tuer par Pharaon ? ou d'enrichir Eliézer ? Non, messeigneurs, n'allez pas plus loin par cette chaleur. Avoir un fils, dites-vous ? À tout prix, avait dit Sara. Et l'enfant Ismaël était superbe, plein d'ironie affectueuse et de sauvagerie envahissante, mais ça ne plaisait guère à Sara. Il lui fallait un fils sage et naïf (oui, papa, je vois le bois et le couteau...). Alors toujours prêt à changer son fusil d'épaule Abraham s'est réjoui.

La ruelle

On voit le vendredi soir que Dieu seul est Dieu et n'a pas de compte à rendre. Le Fils percé par la lance laisse Dieu seul maître de la nuit qui vient. Ce Fils avait fait remarquer la naïveté des pâquerettes et des boutons d'or et montré aussi la docilité des tempêtes et les bévues des gens, mais il a fini dans l'agonie et dans la honte. Il n'est même pas enterré à l'église. Eh bien jusque là on peut dire qu'il ne s'agit que de la terrible mais enthousiasmante banalité. Tel est le passage, on n'a plus qu'à consentir à la carrière adorante du Fils comme à la seule explication et au seul modèle de l'existence.

Le deuil

Dieu reste au fond de son ciel sans une parole, sans une pensée. Couché à l'écart de tout, dans sa cabane de berger (l'Éternel est mon berger), sur cette paillasse de feuilles sèches qu'est l'écriture devenue lettre morte. Il est l'infinie puissance sans la moindre lueur d'un acte. Il a laissé souffrir et mourir comme quelqu'un qui dort de peur d'y songer. Il dort la bouche ouverte au fond de sa nuit avec pour tout langage le ronflement des sphères. C'est sa jeunesse, son élan, son émerveillement qu'on a tués. On a tordu ce qu'il disait pour que cela n'ait plus de sens. Du visage qu'il arborait il ne reste qu'un faux suaire et un sépulcre erroné. S'il regardait le monde il ne verrait qu'un cimetière. Tout son travail s'en va en charpie. Sa gloire serait-elle de montrer qu'il survit à son œuvre ? qu'il est plus vital que la lumière ? que son instinct peut se passer d'intelligence ? On s'apitoie sur les orphelins, mais le Père privé de son Fils n'est-il pas en proie au néant ? Le rien part à la chasse, on entend aboyer les chiens. Ce n'était pas la peine d'être Dieu.



PIERRE OUELLET

Asiles

langues d'accueil

L'HOMME EST L'ANIMAL LE PLUS NU. Avec le ver et le vermisseau. Sans poils, sans plumes et sans écailles. Sans carapace aucune, sans coque et sans coquille. Il n'a que sa peau. Mince et fragile. Qui sans cesse mue. Pèle et pousse à tout moment comme les eaux changent dans les ruisseaux et dans les fleuves. Il lui faut trouver refuge. Sous une toiture ou dans des murs, sous une simple couverture, de paille, de tôle, de laine, peut-être de souffle, de vent, d'haleine, qu'importe. Il lui faut s'abriter. On dit s'abrier, aussi. L'homme s'invente une langue, alors, des langues, puis des cultures et des histoires, qui sont abris, refuges, campements, non dans l'espace mais dans le temps. Dans la durée, non pas dans l'étendue.

Dans le monde il reste nu, même habillé, et jusqu'au cou, par-dessus tête, dans des vêtements et des vêtements qui laissent partout son visage glabre et son regard à découvert. Une figure nue, qui se découvre sous tous les angles, toutes les coutures. Mais dans le temps et dans l'histoire, l'homme se fabrique un abri de fortune : une langue, une culture, autant dire un rêve et une mémoire. Il y habite le temps d'une nuit, d'une guerre ou d'une tempête, quand tout s'effondre, le jour et la lumière, l'humain, l'histoire, le sens de l'être. Il s'y abrite du froid, de la faim, du vide et de bien pire : d'une sorte de plénitude, la finitude à son extrême. Le trop-plein de sens et de non-sens qu'incarne la vie humaine quand elle fait

une avec l'informe condition qui nous incombe à tous comme à chacun : être mortel, être fini.

On écrit, peint, compose dans des demeures de papier bible, aux murs de feuilles translucides, légères comme l'air, mais qui résistent au vent, au temps, aux guerres et à toutes les misères. Aux maux et aux fléaux, aux pires intempéries. Les froids de Sibérie, les canicules de Guyane : les ères glaciaires de la mémoire, les ères torrides de l'histoire, les grandes tiédeurs de notre époque, où on ne sent plus que d'obscurs courants sans rien dedans, des vagues répétées de néant sur du néant où tout se mélange dans l'indistinct.

Chaque homme écrit, peint, compose dans les lieux les plus invivables de l'Histoire, où il élève cette seconde demeure : d'air, d'haleine, de souffle. Une hutte d'inspiration dans un monde où tout expire. Zoran Music dans son stalag, qui gratte, griffe, esquisse, car on ne peut dire qu'il peint, ni qu'il dessine : il souffle dans ses mains, qui se mettent à vivre ou à survivre, en lieu et place de tous ces corps désincarnés auxquels elles donnent en chaque geste jeté de loin sur le papier comme une seconde respiration, une âme flottante entre les traits, une fine buée qui lève à peine au-dessus d'une tache, une phrase aphone comme un soupir sorti d'une bouche à la mine de plomb. Pavel Haas et Hans Krasa à Theresienstadt, avec Erwin Schulhoff, Gideon Klein, Victor Ullmann, tant d'autres, qui mettent des notes sur une portée, un air sur des paroles, des cris, des borborygmes, un son sur le non-sens, comme on jetterait une couverture de laine sur les épaules d'une enfant juive, un drap de coton sur le visage d'un disparu pour que sa face s'imprime au revers rude de ce linceul improvisé où nos horribles vérités ne cessent de se cacher. Ossip Mandelstam à Voronej, Varlam Chalamov à Kolyma, tant d'autres dans leurs goulags, leur Sibérie, qui gravent dans le papier ou dans leurs paumes rougies au froid des poèmes de feu, de cendre puis de braise ravivée qui

leur réchauffent l'existence avec du sang mêlé au sens, une haleine tiède sur l'insensé glacé, une encre claire dans cette bile qu'y versent leurs paroles les plus amères, les mots de la colère rentrée, rentrée de force dans des syllabes et dans des rimes qu'on ne prononce plus qu'avec un couteau entre les dents.

Les guerres et les tempêtes de son histoire rappellent à l'homme qu'aucune maison ne tient sur aucun sol. Des trous se forment, partout, qui emportent les murs et les fondations. Une chose demeure, toutefois, dont nos mains restent à jamais vides mais nos oreilles et notre bouche pleines à craquer : l'énorme bruit de la déflagration, l'écho terrible du tremblement qui annonce et accompagne puis prolonge dans nos mémoires les Grands Effondrements. Et dans nos yeux couverts d'une vision qui est une deuxième paupière sous celle qu'on garde péniblement ouverte, les formes et les couleurs d'un tel anéantissement : de la matière qu'on broie, mâchée en tout sens par l'araignée de l'Histoire, qui la recrache en une pelote de fils où l'on démêle à peine le fil du temps du mince filin qui nous maintenait à flot dans l'existence, l'hameçon de l'âme au fond du palais, cette dent longue entre nos dents, cette bouche autre dans notre bouche et qui la mord au sang, épanché là en de dernières paroles.

L'histoire a dispersé les demeures de l'homme. Déportations, pogroms, diaspora... forment le « fond » sans fondation d'un temps et d'un espace qui n'ont plus de figure ni de contour, plus de frontière qu'on touche du pied ou de la main, plus de forme qui sépare les choses en leur dehors et leur dedans, telle une clôture où l'on s'assoie pour contempler de loin le champ du voisin, tel un mur bas où l'on s'adosse avant de reprendre la pelle pour creuser son jardin, plus de bornes qui marquent son chemin, où faire halte dans la tourmente, plus d'étapes dans la forêt, plus d'aires de repos, ni auge ni mangeoire le long de sa route, une chambre d'hôte, une table d'hôte, un lit de paille dans une crèche, un nid, une niche,

un simple rebord de fenêtre où s'accouder le soir pour regarder l'orée disparaître et écouter les oiseaux se taire, un à un, laissant la place à une autre nuit, où l'homme et le monde reposent dans leur lit, se reposent d'être et d'exister dans ce silence et dans cette paix que le mur du rêve ou du sommeil protège contre le vide et les débordements.

L'histoire est à bout et l'homme manque de souffle, bien plus qu'il ne manque de sens. Du sens, il en a trop, qu'il n'arrête pas de répandre dans le temps et dans l'espace, partout où il passe comme un conquérant, donnant aux choses son sens et ses valeurs, quand il lui faudrait leur emprunter leur air, leur âme, leur rythme. Trop de sens fatigue, épuise le monde et ce qui l'habite, qu'il nomme exhaustivement, jusqu'à *exhaustion*. La nature humaine est aujourd'hui sans force, sans énergie : son Sens lui aura tout pris, jusqu'à son dernier souffle. Elle marche la bouche ouverte, à la recherche d'un peu d'oxygène, qu'une langue à plat, sa parole dégonflée et sa voix vidée d'elle-même ne peuvent lui redonner, à moins qu'elles ne s'abouchent au ciel et à la terre, aux eaux, à l'air, et à tout ce qui n'a pas de sens et ne peut en prendre sans presque cesser d'être.

Le poème est dans la langue humaine cette méfiance sans nom, cette défiance, cette mécréance de fond devant l'omniprésence du sens dont il vide peu à peu nos poumons d'homme aux valves sèches, aux écouteilles à jamais bouchées : il y fait entrer et puis entendre ce non-sens limpide qu'est le son d'une voix perdue dans le brouillard de son sommeil. Le poème est une maison d'haleine, disait jadis William Goyen (*The House of Breath*, 1950). Il permet à l'homme de reprendre son souffle, celui que l'Histoire lui a coupé. Et de le reprendre à même les bronches du langage que la voix du poète dilate en les branchant à l'Insensé, à ce que l'Histoire n'absorbe pas : ce grand vent de folie qui en balaie le sens aux quatre coins du monde où il finit par former les quatre horizons

bouchés de notre vie, dont seul l'ultime coup de vent du grand poème définitif sorti tout droit d'une voix d'enfant ou de vieillard prématuré pourrait un jour percer la croûte qui nous laisse voir l'Immense, derrière, et le peu de sens qu'on peut lui prêter.

À toutes les époques de son histoire, l'homme est jeté sur les routes. Dans des impasses et des culs-de-sac. Des sentes, des pentes : sinueuses, abruptes. Sans guide et sans boussole. Sans carte, sans plan, sans mode d'emploi des eaux et de la terre, des lieux et des temps où il se projette en vrai ou en pensée comme on lance une pierre, une bombe, les dés. On vit dans des cales et des cabines, des soutes. Toutes nos maisons sont sur des rails ou sur des quilles, quand elles n'ont pas d'ailes, d'hélices, de réacteurs ou de propulseurs, sous les combles et les fondations, dans les caves ou dans les greniers, qui mettent à feu les cases et les paillotes où on a vécu, les duplex et les bungalows, les penthouse et les condos, les roulottes aussi, les caravanes sans fin, les squats, les haltes et les aires de repos. On n'est nulle part chez soi parce qu'on le serait partout : aussi bien ici et là qu'ailleurs, tout en soi-même ou dans un autre. La peau des autres est bien plus chaude et accueillante que la sienne même qui prend le vent et qui prend l'eau. Le moi est fait de courants d'air, entre deux portes qui claquent. On est au vent, dans des marées. Qui font que l'être ne tient pas en place, ne tient plus au lieu ni au temps dont il s'échappe comme d'une prison. Même s'il conserve ce boulet au pied : Soi-même. Soi-même au bout de sa chaîne comme une grosse boule dont l'ombre pèse infiniment, et que l'être traîne telle une histoire qui s'enroule toute autour d'elle-même : autre terre dans notre terre ou notre tête, et qui ne tourne pas rond.

Il n'y a qu'une façon de rompre cette chaîne pour que l'Homme et l'Histoire se libèrent l'un de l'autre et aillent leur chemin :

changer le temps, l'espace, en transformant la langue qui les attache l'un à l'autre, les lie et les relie, les noue. Déliaer le temps dans la parole, dénouer l'espace dans la voix, lancer les mots et les silences comme des regards en tout sens, des gestes insensés, qui rompent la ligne de la durée et l'enchaînement des lieux, coupent le fil de l'histoire et tranchent le nœud de l'homme, boucle de mémoire dans le mouchoir des faits... dans les draps noués l'un à l'autre des événements qui pendent du haut des fenêtres d'où sautent les condamnés à vivre et à survivre, à la réclusion perpétuelle dans leur solitude et leur oubli. On est dans cette resserre : la vie, sa vie. Et c'est la langue retournée toute contre elle-même, défaisant le temps et les lieux communs dans des fictions plus vraies que soi, qui nous libère de cet intime resserrement, de cette réserve, de cette remise où nous enferme l'histoire humaine, qui exige qu'on joue son rôle, seulement, quand on aspire à faire de la figuration ou à se glisser dans la peau d'un autre, anonymement, synonymement, en une étrange métaphore où l'on ne prend plus un mot pour un autre mais une âme seule pour toutes les autres, qui ont le même sens et la même référence : de l'être qui se perd, dont on ne retrouve le fil que dans la trame du poème, jamais dans le film des événements dont la bobine explose comme une dernière bombe dans une dernière guerre à jamais perdue, éclaboussant de blanc l'écran géant où l'homme ne cesse de se projeter.

Soyons plus clairs : la parole est à l'homme ce *no man's land* où il se sent chez lui. Ce terrain vague où il se sait plus vague que les frontières géographiques entre les pays, les bornes historiques entre les époques, les zones d'ombre entre les villes et les campagnes, les terres en friche entre les banlieues les plus lointaines et les forêts les plus rapprochées. L'homme n'est bien que dans l'incertain. La vérité angoisse, les dogmes et les croyances le jettent dans des tourments qui n'ont pas de fin. Le flottement seul entre le vrai et le faux, que certains nomment fiction, poème ou autrement,

permet à l'homme de vaquer à ses « inoccupations ». À sa non-occupation des lieux, des temps, qu'il laisse vacants ou en suspens, vides de tout trucage, qu'incarne pour lui sa place dans l'histoire.

Grâce au poème, à la fiction, l'homme vit en déplacement. En déplacement permanent. Reclus dans son propre pas mais ouvert large comme l'horizon qu'embrasse sans le contenir chacun de ses regards jetés au loin. La parole ouvre une mer rouge devant : l'avenir, l'orée, que l'histoire risque à tout moment de refermer sur ses noyés. La parole seule maintient libre le passage entre les vagues d'événements qui menacent de s'y abattre, d'engloutir l'homme et son semblable, ramenant partout la mer étale sur les typhons et les remous, les courants de fond les plus secrets, les tourbillons et les reflux, qu'elles dissimulent dessous.

La parole humaine n'est humaine pour vrai que dans le poème qui la parle... en la rythmant, la soufflant et la pulsant, comme on fait quand on heurte deux pierres l'une à l'autre pour allumer un feu, quand on souffle sur des cendres encore chaudes pour y ranimer des braises à demi mortes, quand son pouls d'homme accélère d'un coup dans la contemplation du visage d'un autre qui réchauffe le cœur et illumine le regard avec un feu qui ne se voit pas, une braise que ne rougeoie jamais, feu blanc et braise transparente de ces fictions de l'âme qu'on appelle passion.

C'est à ces feux et à ces braises que je m'éclaire et me réchauffe quand je vais seul mais solidaire le long des mondes où les frontières sont des passages d'une langue à l'autre, d'une voix à une voix, toutes singulières dans leur solitude extrême, complète, universelle. Je ne lis pas Guyotat, Quignard, Moreau, Stétié ou Louis-Combet, je les respire. Je ne commente jamais Miron, Brault, van Schendel ou Thibodeau, je leur souffle leurs propres mots, depuis ce trou noir que j'occupe à l'avant-scène du théâtre secret où on ne me voit jamais, ni rien qui vaille, sinon ce drôle de tremblement que font sur leurs lèvres les paroles oubliées que mes chuchotements

leur remettent en bouche, cet organe de la mémoire qu'un silence blesse, parfois, dont seule l'écoute anxieuse, la lecture par cœur dans l'âme et le corps d'un autre, même lointain, peut être le remède, même si l'on sait qu'il n'y a pas de cure aux maladies qui frappent la parole humaine. Je ne suis pas du doigt les lignes de prose ou de vers qu'ils ont tracées sur le papier, je souffle dedans avec mon âme et mon haleine pour y raviver des rythmes et des cadences inattendus, inouïs, parce que l'histoire elle-même ne les a pas prévus, tellement ces pulsations sont dans les marges de notre vie, où aucune ligne ne tient, aucune règle ne peut tracer sa portée de traits qui la quadrille et la renferme dans sa troublante géométrie : ces sons sinuent, ces tons fluctuent, ces teintes et ces tintements remuent dans tous les sens qu'aucun linéament ne peut redresser, tellement la voix les a gauchis, tordus, pour que les mots et les phrases n'aillent plus droit sur leur cible comme des flèches et des torpilles mais s'attardent infiniment dans leurs remous, flottant, tourbillonnant dans leur non-sens où chacun les attrape au bout de ses bras en se noyant.

C'est d'un sauvetage qu'il s'agit : je m'accroche aux mots, aux voix, aux livres, à ceux des autres comme à tous ceux qui me hantent, pour ne pas me noyer dans l'indifférence généralisée des voix disparues et des mots tus que l'Histoire humaine ne cesse d'enterer, quand elle ne passe pas son temps à brûler les livres avec les hommes qui les ont écrits et ceux-là même qui les ont lus, dont les paroles s'échangent dans des fumées que leurs cendres nues mises en commun finissent toujours par mélanger, aussi obscures que des oracles qu'aucune Pythie ne peut interpréter, pas même répéter.

L'homme n'est pas au monde. Pas complètement. À demi enfoui dans son néant. Il ne naît pas à terme, pas assez mûr pour vivre

seul et par soi-même. Au monde et à l'air libre. Il doit s'incuber, il doit s'intuber. Il se glisse dans la langue des autres, alors, celle des vivants ou celle des morts, toute chaude encore de leur vécu, car toute parole est une mémoire à chaud, qui nous conserve jour et nuit, nous garde au plus près de la brûlure dont les humains sont faits, et dans laquelle ils se déferont, ce feu perpétuel qu'ils appellent âme et qui n'est rien qu'un léger souffle entre leurs lèvres dès lors qu'ils parlent comme on respire, en s'adressant les uns aux autres des mots qui se réchauffent et se consomment dans leur passage de bouche en bouche, en s'appelant les uns les autres de noms qui brûlent sur leur visage et illuminent leur regard d'une étincelle de sens, de son, d'idée ou de vision qui leur éclaire ce qu'ils sont et même ce qu'ils deviennent. C'est une incubation à vie. C'est sa tente d'oxygène, à l'homme puis à son fils, à toute sa descendance, cette langue ou cette mémoire du genre humain : les mots sont l'âne et le bœuf haletant sur l'enfant nu, qui crèche dans cette « âme » bien plus que sur la paille. L'exil parlé, crié, narré, rythmé, est notre seul asile : l'exil mémorisé est notre unique avenir, que notre peu de passé et notre manque de souffle nous poussent à oublier. L'errance a pour abri le souffle humain au bout duquel on trouve l'air rare et le poème plus rare encore, notre âme retrouvée à même l'irrespirable, notre passé lourd, sous vide, sous verre, sous terre, qu'on appelle mémoire mais qui n'appelle rien, en fait, mémoire sans appel des amnésiques du cœur, qui n'appellent plus le monde par cœur ni par son nom, car la langue leur manque à jamais, comme l'air et l'être.

La mémoire est le cordon ombilical qui me relie de loin en loin à notre temps le moins humain, à notre humanité la plus originai- re, celle qui se perd dans la nuit des âges, par delà l'oubli et les souvenirs, dans le mémoriel à l'état pur, le mnésique à nu qui est la *genèse* en nous dont les effets inattendus perdurent et se perpétuent, pour nous donner l'avenir. La mémoire est notre centre de

gravité : les pieds sur terre, la tête en l'air et, entre les deux, l'immense trait d'union mobile, vertical, vertigineux, de notre Histoire à peine humaine, qui nous tient debout, pendus au fil où elle enfile et noue les mots et les choses comme une échelle de sens et de non-sens qui nous relie le ciel au sol et vice versa, la boue aux nues. La mémoire donne à l'homme sa gravité d'animal fourbu, d'ange déchû, de dieu agonisant : son dos chargé, ses épaules voûtées, sa tête lestée d'elle-même, son torse tassé sur son bassin comme une tête encore sur des épaules trop lasses pour se hausser, tombantes dans les jambes, les genoux, les pieds empesés.

Il y a deux sortes de mémoire : celle que l'on contient dans sa conscience, où logent tous nos souvenirs, les rappels et les oublis qu'on accumule le long d'une vie, et celle qui nous contient dans son corps propre, dont notre corps est la doublure, la parmenture, l'enveloppe ou le derme interne, l'en-dessous. C'est là la seule mémoire à quoi la langue du poème nous lie, car c'est à elle qu'on doit d'être debout dans le temps, dressé sur son tronc comme sur un socle de terre ferme qui tourne sur lui-même sans s'effondrer, comme c'est au poème qu'on doit l'élévation des mots et des silences en une haute colonne d'air dont le chapiteau ne touche au ciel que si sa base pénètre dans les terres, les boues, les gouffres.

J'écris et lis avec cette mémoire, qui me permet de me lever et de marcher, quand tout mon corps n'aspire qu'à s'allonger. Je vis et je survis grâce à cette imperceptible prothèse d'images et de paroles qui tiennent mes membres ensemble et redressés : ma main tendue, mon bras levé pour dire présent, appeler à l'aide, ma tête haute au-dessus des eaux, mes pas par-dessus terre, comme les hommes vivent dans l'Histoire : debout les uns contre les autres, serrés dans leurs gestes et dans leurs voix. La mémoire dont je parle est ce filet de gestes et de voix entre les gens, grâce à quoi leur corps contre les corps attrape les âmes et se les attache : des actes et des cris ancestraux qui tissent entre les chairs et les faces

des liens si lestes et si ténus qu'on ne s'en aperçoit pas. On pense être délié, sans souvenir aucun de ce que l'être aura été, et on est de part en part traversé d'un lourd passé, imbibé de temps, imprégné d'heures qu'on n'a pas vécues, sinon par pure procuration, par notre simple humanité, par espèce humaine interposée, qui reste à ce jour notre seule et ultime façon de communiquer...

La mémoire : le labyrinthe lové au creux de notre oreille interne pour qu'on *entende* l'élan et le balan de notre marche sur cette terre et dans ce monde qui n'arrêtent pas de tourner, de nous faire perdre le sens de notre destinée, le sens de l'équilibre. La mémoire est notre assiette, non pas fixe, stable, rivée au sol, mais en suspens dans l'air que l'on respire dès lors qu'on foule de nouvelles terres. La mémoire dont je parle est le balan de l'homme qui claudique, après que l'histoire l'a fait trébucher... pour la *ixième* fois. Le poème est cette perche qui le retient au-dessus du vide, parole des équilibres brisés, que la mémoire des mots et des silences remet d'aplomb entre nos tempes pour que nous puissions sans trop de peine affronter l'avenir et ses vertiges.

Le poème est le traité du bas-monde où l'homme tombe et se relève, boitant comme un manant. Le manifeste de notre sub-humanité. Le traité des maltraités, des traités de fou, de nul ou de minable, le pacte secret avec le pire, où seul le meilleur arrive : il repose là, avec tous ceux qui sont au plus bas – ils ont touché le fond, le fond sans fond de leur extrême gravité, ils ont dépassé le poids des corps inertes que leur passé ne cesse de lester. Mon espérance réside dans le regard et la parole de ces désespérés, car ils ne peuvent que *lever* l'œil, *élever* la voix. Mon espérance a pour objet l'Inespéré... Et le poème est la seule parole porteuse encore de cette ferveur, de cet élan, de cet espoir sans nom, de cette croyance les yeux fermés, dont on peut tirer une espèce d'avenir... ce passé d'ombre, au loin, dont on ne peut pas revenir.



ANNIE ERNAUX

Journal

(*extrait*)

AVRIL 1990

Mardi 10

Abattement : qu'écrire, si seulement je n'avais qu'un choix. Pourquoi *toujours* l'entre-deux ? Et une envie brutale d'aller à Leningrad en septembre. Forcément, je revois tout et c'est l'horreur. Les larmes. Juste à ce moment, ironie, on me livre la valise d'avion que j'ai commandée pour les USA. Il *faut* recommencer d'écrire.

Mercredi 11

Des bouffées de peine, comme en creux : feuilleter un catalogue de novembre 88 (je l'avais acheté en revenant de la réception à l'ambassade d'URSS, la première), aussitôt voir, mais non, être, n'être que du manque, du bonheur perdu, à en pleurer. La longueur et l'intensité de cette liaison m'ont très abîmée. Parfois, quand je tire les rideaux de mon bureau, je revis la dernière fois, il s'habille, lentement, et je ne peux m'empêcher de pleurer contre lui, ensuite. Et n'avoir *plus jamais* rien su de lui, ensuite. Cinq mois.

Il suffit que je relise mon journal du début de ce cahier pour que se trouve l'envoûtement du désir et de la douleur, le bonheur – finalement – d'une vie entièrement vouée à une obsession, une folie

« autorisée » (dans nos sociétés – en Inde ce serait de la folie tout court). Alors j'ai envie de lire les horoscopes, etc. Mais je *ne dois pas* songer à aller à Leningrad. Venise, encore ?

Mon désir profond est je crois d'écrire un livre si terrible qu'il m'oblige à me terrer, à ne pouvoir supporter le regard des gens. Menace imaginaire, différent de Rushdie, mais peut-être la même origine, le même désir de transgression absolue.

Samedi 14

Je sais – depuis quelques années – que ma sœur est morte le 14 avril 1938. Toujours autant de colère, de révolte, devant l'attitude, le *récit* de ma mère tel que je l'ai entendu, à 9 ou 10 ans : « une petite sainte » qui en mourant a dit « je vais retrouver la Sainte Vierge et le Bon Jésus ». À six ans et demi. Morte de la diphtérie, bref, la pauvreté, l'ignorance (pas de vaccin), l'inacceptable. Ici j'en pleure encore, à 50 ans bientôt. Toutes les larmes non versées à 9 ans parce qu'à cet âge on écoute tout avec d'abord de l'étonnement et de la curiosité. Je sais bien que ma mère trouvait ainsi un recours dans cette croyance, une solution de vie, mais la folie, alors, de mon père, me semble plus juste, plus humaine.

Dimanche 15

Cette année, les « jours » du point de vue de la date, tombent exactement comme en 1979 et 1984, deux années importantes pour moi et bonnes dans l'ensemble. Alors 90 ?

Rêvé de Christian E., qui me laisse entendre que F. Sagan couche avec tout le monde et a couché avec lui. Dans un café-hôtel, je lui offre des crêpes. Il faut attendre, il va s'asseoir. Au comptoir, file d'attente, trois personnes s'en vont, je persiste et obtiens des crêpes, dont l'une est dans une bouteille inclinée en forme d'urinal. Incapable de déchiffrer ce rêve, sauf la présence de Christian E., liée à S., le représentant indirectement (mais dans

le rêve c'est vraiment E., toujours aussi vaguement répugnant, et stalinien borné).

Cinq mois aujourd'hui que S. est parti de France.

Lundi 16

Je me découvre sur la fesse un bouton un peu bizarre et je retrouve ce « monde arrêté » qu'a toujours été la peur du cancer. L'an passé, je me suis trop mise au soleil, très dangereux.

Hier, en posant le gigot sur la grille du four, je pense aux brochettes que S. faisait cuire lors des soirées russes, dont je n'ai jamais rien su. Le secret entourant sa vie est, vu de maintenant, effarant. Aussitôt la certitude qu'il a eu, dès novembre 88, une maîtresse russe. Cette jalousie rétrospective est atroce, je ne l'avais pas encore éprouvée depuis cinq mois. Je n'ai plus envie alors d'écrire quoi que ce soit se rapportant à lui, je me hais d'avoir fait durer cette histoire. Ce matin, je me dis que le moindre appel de lui me replongerait dans l'enfer, attente, jalousie, s'il venait de France ou d'un pays proche.

Quelqu'un d'autre, plutôt, et recroire que ce ne serait pas l'enfer au bout d'un mois (quand je dis un mois...). Désespérément personne, même pas le petit B. en perspective.

Mardi 17

La lettre du petit B. a mis 18 jours. Il avait répondu presque aussitôt après avoir reçu ma lettre à propos de ses nouvelles. Donc, tout se ligue contre cette possibilité d'histoire, y compris la Poste. Joli papier, formule finale : à bientôt (?). Il doit se dire, « comment se fait-il qu'elle ne réponde pas ? » Tout cela est un peu de rêve, un peu de désir de me le faire, la formule bien robuste, que je trouve très juste dans mon cas.

Samedi 21

Mal dormi. Multitudes de rêves, dont celui-ci : dans l'épicerie de ma mère, une femme demande que je lui écrive n'importe quoi, en dédicace, sur un bout de papier. Ma mère est en train de servir. Cette femme est la vieille assez braque, stupide, que je vois chez les commerçants de Cergy-Village, qui m'évoque un peu ma tante Yvonne, du moins toutes ces femmes de la campagne, curieuses, brutales, « sans manières ». Je crois que je pourrais décrypter ce rêve dans lequel se manifestent mes contradictions. 1) J'ai écrit « pour » ma mère – 2) sur ce monde de l'épicerie, du prolétariat – 3) mais j'avais rejeté ce monde, ces gens sans culture – 4) cependant, ils me glorifient, me « reconnaissent ». Autre rêve, avec des écrivains hommes qui me laissent payer seule le taxi ! Le taximan, très sympa, me demande seulement 12 F. Du coup, je lui en laisse 20. Ça doit avoir à faire aussi avec le statut qui est le mien dans le champ littéraire.

Dimanche 22

Rêvé de guêpes très nombreuses dans toutes les pièces exposées sud de la maison.

Hier, j'arrive rue du Jura, à Médecins du Monde. Une porte ordinaire, de province, avec des indications, que je ne lis pas, sur les permanences pour la lutte contre le sida. Je pousse la porte. C'est une vaste salle, en contrebas de marches, un peu sombre. À droite un bureau, avec un homme, très affable, d'un enjouement forcé. Je distingue la salle d'attente, petites tables, chaises, fait peu salon médical, pas du tout laboratoire. Petit carton avec le n° (c'est anonyme), feuille à remplir, à mettre dans une boîte. J'attends. Un couple vient chercher des résultats. On m'appelle. Le prélèvement a lieu dans une pièce en désordre, dossiers, poubelle à cotons sur la table. Femme sans blouse blanche. De l'autre côté de la table, une autre jeune femme à qui l'on fait aussi le test. Sombre. En

sortant, je pense que je viens d'un lieu terrible, étrange. L'homme à l'entrée, gardien de l'enfer. L'absence de médicalisation du lieu ramène à des pratiques anciennes, à l'époque des épidémies, où n'importe quel endroit, n'importe quelle personne convenaient, pour parer au plus pressé. Je suis dans une zone où la certitude d'être ou de ne pas être séropositive est à peu près égale. En plus, impression qu'on peut, *ici*, attraper le virus.

Semaine passée, stupide. 1) Déjeuner avec J. D, peste et enfant, sans doute. 2) Hier, dans une école de Belleville, débat avec des animateurs culturels, sans base de réflexion préalable parce que je ne savais pas ce qu'on attendait de moi. Rédaction de deux textes inutiles. Je n'ai travaillé que lundi sur ce qui est important.

Lundi 23

Très mal dormi. Hier, j'ai bêché une plate-bande pendant deux heures. Le soir, je m'endors, lasse, et une heure après, je m'éveille, dans un état semblable à celui qui suivait les rencontres avec S., membres rompus, fatigue. Mais sans aucun bonheur, ni aucun souvenir évidemment. J'imagine alors une nouvelle venue chez moi du petit B. pour « compenser ». Mais tout cela est improbable. Mon ex-mari a beaucoup parlé de moi et de lui à Éric. Nauséux, lointain, si lointain. Et pourtant je vis dans cette maison où nous étions, il y a dix ans, ensemble.

Mardi 24

Nouvelles insomnies, comme cet été. Rêves : ma mère assise dans la salle à manger, bien coiffée, teinte en gris foncé, joli. Pas folle. Puis Maya, qui parle ! Et elle dit « rivière ». (?) Le rêve le plus dur : je retrouve S., d'abord dans une réception où il y a mon père. Puis, dans le « campement russe ». Sa chambre, exposée aux yeux de tous, mais qu'on peut fermer de tous côtés par des rideaux. Je veux passer une dernière nuit avec lui avant son départ. Interdiction

aux femmes françaises de rester. Je me cache – mal – sous le lit. Je pense qu'il va revenir (il est parti je ne sais où). Un concert a lieu dans la chambre (vague jalousie des jeunes filles présentes). Je pars à sa recherche. Je ne le retrouve nulle part. Tout le rêve est cette quête – avec d'autres gens, qui m'aident – dans des ruelles, des bars. Je me réveille crevée, avec des fragments douloureux du vécu passé, horriblement insaisissable.

J'ai brûlé ou déchiré toutes les lettres écrites à P., de 84 à 88. Les premières étaient pensées en toute indépendance, puis j'ai voulu lui « faire plaisir ». Écœurant. Le sperme refroidi est sans intérêt.

Jeudi 26

Écrire dix lignes sur Florence me prend des heures. 1) Parce que je ne peux plus, là, être spontanée comme ici, dans mon journal. 2) Parce que je n'accepte mon morceau écrit que structuré par la nécessité intérieure (sauf si le texte n'a aucun intérêt à mes yeux). D'où, d'abord la première phrase, puis tout le reste. Dans ce texte sur Florence, je vois que j'ai tendu à organiser autour du désir physique de l'homme – du temps – et bien sûr de l'art, le sujet. J'ai aussi parlé deux fois de cour intérieure, de cloître.

Ce soir, dans le centre-ville, sous un passage non loin de *Tarte Julie*, un homme est couché, les pieds sur une baguette de pain. Il semble dormir, ou bien il est dans le coma. Des femmes autour. La patronne d'une boutique de fringues appelle les pompiers. Une femme, « il est sûrement drogué ». Je dis que ce n'est pas une raison pour le laisser là. Quand je reviens de la Fnac, les pompiers arrivent avec leur mallette, disent à un Africain tout en blanc, en gandoura, « circulez y a rien à voir ». Ils secouent l'homme allongé. Accablement, horreur, envie de pleurer. Ce sont tous les hommes ivres morts de mon enfance qui sont revenus, tout le malheur, la débîne, l'impossibilité de survivre pour certains. La douleur jamais guérie d'avoir vu des jeunes gens tituber dans la

rue pendant que je révisais mes leçons. Mais si j'éprouvais tant de plaisir avec S., c'est que souvent, à la fin, il était ivre et c'était beau.

Samedi 28

Rêve éprouvant, suite à la rencontre de Bobigny où a été évoquée la prochaine rencontre avec les écrivains russes, à laquelle je ne pourrai assister, en raison de mon voyage aux USA. Je retrouve S., qui ne me manifeste aucun intérêt. Dans un couloir, celui de Saint-Michel, plein de manteaux des pensionnaires, juste avant qu'il ne parte, je lui parle, il est nu et doux. Je lui propose de me rendre cet été en URSS, et un autre projet, que j'ai oublié. Au réveil, comme en novembre-décembre, je reste prostrée, comme une pierre dans mon lit, sans désir de me lever.

MAI

Mardi 1^{er}

La tristesse est revenue, c'est à dire l'absolu dégoût de tout, préparer cette conférence pour les USA, le voyage lui-même. Considérer aussi avec effroi tout ce temps perdu sans écrire, l'impression du cauchemar où l'on n'avance pas. Sans doute, je pourrais retrouver de tels moments de mal-être dans le passé : ils sont toujours nouveaux. Et si S. avait été le véritable dernier amour ? Qu'une telle fête des sens ne soit plus jamais ? Est-ce que je pourrais vivre ainsi sans cette espérance ? Il fait un temps merveilleux et cela est difficile à supporter, l'odeur de l'été revenu, du temps identique à l'année dernière. Vraiment, oui, il n'y a que l'intelligence pour « percer une issue » et quand je ne le fais pas, par un travail intellectuel de toute nature, je sombre.

Quel cahier douloureux, commencé dans le bonheur encore là, le désir le plus fou, et qui se termine dans cette absence de goût de vivre, si prévisible, lorsqu'il m'a fallu bien admettre que je ne reverrais jamais S.

Dimanche 6

« Le vrai bonheur serait de me souvenir du présent », peut-être la seule belle phrase du journal de Jules Renard, un journal aigri et phraseur.

Aïtmatov, dans son livre, *Le rêve de la louve*, fait dire à un « kamarade », par dérision donc, mais c'est forcément juste : « une pensée écrite n'est déjà plus personnelle ».

Canicule de mai. Depuis octobre 88, il me semble qu'il n'a jamais fait réellement froid (sauf un matin de novembre, au studio, avec S., et en novembre dernier, le soir de la réception à l'ouverture du Salon du livre de jeunesse, à Montreuil). L'été revient en février, mars, devient torride en mai... Et moi j'ai quel âge... L'Amérique, ça y est. Le pays d'*Autant en emporte le vent*. Mais ces conférences pesantes. J'aimerais y aller un peu plus pour rien, pour le plaisir. Il y a des moments très noirs où l'histoire S. m'apparaît comme un temps d'illusion destructrice, surtout à partir de mai. Et l'avenir n'existe pas.

Lundi 7

Il était grand, blond, les yeux bleus, non ce n'est pas S., c'est Nelson Algren, à qui S. de Beauvoir écrit en 54 ou 55 : « Nelson, je t'aimerai toujours, je garderai ta bague jusqu'à la mort ». Depuis deux mois, je refais la route de Beauvoir, demain Chicago. Mon Algren était russe, je ne le reverrai pas. Dois-je lui envoyer une carte des USA ? La raison « lucide », si l'on prend en compte le souci qu'il a de sa carrière, mon orgueil de ne pas être *lourde*, dit : non. Mais au regard de l'amour que j'ai eu pour lui, de la

passion, ce signe n'est pas infamant, au contraire glorieux. La seule chose que je suis heureuse d'avoir faite depuis le 1^{er} janvier est d'avoir défendu Beauvoir à la télévision.

Mardi 8

2 heures 30 du matin, 7 heures et demi à Chicago. L'aéroport. J'attends le vol pour Minneapolis. Lourde et sans pensée. J'ai voyagé à côté de deux Palestiniens. En dormant, le plus jeune pose sa tête sur mon épaule. Trouble déjà. Et pourtant ce vol-ci me ramenait à celui de Moscou à Tbilissi, avec S. L'irréalité de ce sentiment m'apparaissait et en même temps, je sais que j'aime vivre dans ce rêve encore.

À Chicago, Jean-Noël R., du Consulat de France, m'accueille. Nous allons dans le bar du Hilton, où il y a des « bunnies ». On dirait un bordel des années 30, murs rouges, tableaux de femmes nues, filles très belles en bas résille qui servent à boire. Mais tout cela est très clean, les filles ne « montent pas », ce n'est pas le vice, ici, en aucune façon. Ou alors lessivé.

Mercredi 9

Le sommet de la désespérance atteint dans cet avion Chicago-Minneapolis, entre 4 heures et cinq heures du matin (9 h, 10 h en Amérique). Je m'empêchais de dormir et les images les plus fortes de S. revenaient, d'une présence telle que je souhaitais mourir ici, en avion, si je ne connaissais plus jamais quelque chose de semblable, Leningrad, mes moments d'octobre chez moi. Je pleurais et l'avion était aux trois-quarts vide.

À l'arrivée à Minneapolis, directrice pétulante de l'Alliance Française : « Chère Madame, vous êtes défaite », me dit-elle. Un hôtel, ancienne gare, style Far-West, plaisant. Distributeur de coca-cola à tous les étages. Petit-déjeuner : muffins, café dans un verre de plastique. Le sucré – ni pain ni beurre – commence. Il est

partout, dans les salades, le pain, les boissons et à l'excès dans les gâteaux (je suis écœurée par le cheese-cake du lunch).

Jeudi 10

Matin. Donc hier, Minneapolis, ville sans forme, buildings assez beaux, au centre le Mississipi. Le reste en maisons « Nouvelle-Angleterre », vertes, blanches, luxueuses. Et : le quartier indien. Ils ont l'air déjeté, les cheveux longs, tout le monde se fout de leur condition, les parfaits exclus. *Pas de Noirs*, pas un *seul*. De toute façon la ville est déserte. Voitures, voitures. Pas de transports en commun valables. Avions et voitures. Le soir, voyage avec Ruth Caldwell, son mari, Allemand émigré à 5 ans. L'Iowa est très verdoyant. Arrivée sur le campus de Luther College, dans la forêt. Je suis dans une guest-house, totalement déserte, moelleuse et rose, avec de petits rubans. Ce rêve sucré et rose de l'Amérique, « le paradis désespéré de l'idylle ». L'année dernière, j'étais à cette date dans une autre guest-house, à Jersey. D'où je rêve de H. S., le « charmant jeune homme », première manière. Je manque vraiment d'hommes en ce moment.

Soir. Traversé l'Iowa, jusqu'à Cedar Rapide, avec le mari de Ruth Caldwell. Il m'ennuie à parler anglais sans arrêt, qu'il aime la poésie, me cite des vers, etc. Le soir, dîner avec lui dans un Gringo's, restaurant mexicain. Cocktail tequila. Agréable. Hôtel Days Inn, genre motel, dans un quartier proche de l'aéroport. L'Amérique, oui, comme je l'imaginai. Il y a aussi plein d'églises, villes à la campagne, mortes, l'assoupissement.

Decorah : la rue aux belles façades, et derrière, le désordre, l'absence d'architecture voulue, comme un décor de cinéma.

Le mari de Ruth a des problèmes avec son fils de 21 ans : « Moi, j'ai eu un congélateur, puis une télé, un canapé, à chaque fois c'était un plaisir de s'élever, d'avoir des choses une à une. Il ne comprend pas. »

Vendredi 11

Mal dormi dans le Days Inn, véritable motel, du bruit toute la nuit, à *travers les boules Quies*. Étouffement dans cette pièce dont j'ai arrêté l'aération, atrocement bruyante. À sept heures du matin, les hommes attablés devant leur gobelet de café regardent les dessins animés à la télé. Trente-cinq chaînes au poste de ma chambre. MTV est terrifiant au début, puis on s'habitue à voir ces jeunes danser, hurler. Mon rêve, à l'heure du rock'n roll, quand j'écoutais « Rock around the clock », à seize ans.

Soir. Lunch et dîner pesants, milieu *artistique*, que je ne connais pas et surtout, « attachés » (d'ambassade) dans tous les sens du terme, y compris le pire, à la culture comme valeur en soi. Annie C. est d'une suffisance qui me rend muette et gauche. Elle cherche par divers moyens à s'imposer, jusqu'à lever ce type qui voulait aller au blues avec moi (très moche, très lourd, comme tous, ce soir).

Avant, pris le « El ». Naturellement, beaucoup de Noirs, de gens « ordinaires ». Trop rapide, le temps de faire quelques stations entre les maisons, toutes proches.

Je suis montée au John Hancock Building, 94^e étage. Moment le plus excitant, prendre seule l'ascenseur pour atteindre le sommet du gratte-ciel. Tous ces buildings sont fort beaux, différents. Sur la Michigan Avenue, un Noir dansait et riait. Plus tard, dans la Wabash Av., celle du métro aérien sous lequel circulent les voitures, un Noir avançait en hurlant d'une voix terrible. L'Amérique est encore insaisissable.

Mardi 15

Avion Saint-Louis – Columbus.

Récapituler. Samedi, pluie, froid. Dans la Michigan Av. défilent des écoles grecques. Encore une image de l'Amérique : petites filles en majorettes, le drapeau américain à la main, des chars. Sur l'un : « Socrate rationalizing democracy ». Plus loin, quelque chose

comme « Alexandre a combattu pour la liberté ». En dernier, ce calicot : « Freedom and free market are the keys of success ». L'idéologie dans toute sa violence et sa fausseté. Les USA sont l'image inversée de l'URSS. Sur les trottoirs de la Wabash Av. les gens dorment à sept heures du soir. Les Noirs n'en peuvent plus d'agressivité et d'exclusion.

Fait un tour sur la rivière et le lac Michigan, dans la brume sur un bateau plein d'enfants. Je suis gelée. Les buildings dans la brume, très impressionnant. Passage dans une galerie de peintures (les Johnson, présents au dîner chez le conseiller culturel), je vois de très belles lithos de Dürer (Adam et Ève entre autres).

.....

Le dimanche à Saint-Louis : le Mississipi, un pot sur un bateau très « Nouvelle-Orléans », les buildings splendides du centre-ville, les demeures anciennes, dégradées, habitées par des Noirs et des marginaux, le ghetto. L'université, cocon-land.

Lundi, le musée de l'Arc, très beau, déjeuner dans une galerie genre forum des Halles, cheese-burger très bon, astucieux système de shops multiples (pizzas, tacos, etc.) et chacun choisit ce qu'il veut, les tables sont communes. Jardin botanique, iris merveilleux. Conférence où je suis très en forme pour briller et faire pièce à cet universitaire féru de « postmodernité » qu'est R. Le soir, bière dans le « Blueberry », célèbre à Saint-Louis, je mange des champignons en beignets, un peu écœurants.

Mercredi 16

Aéroport de Columbus (Ohio). Rien à dire d'hier : pluie, conférence, parlotés à l'université autour d'un plateau de fruits coupés et de crème au beurre. Campus vert. Dîner dans une salle déserte du Club des profs, café Vivaldi pour un cheese-cake. Je dors mal à nouveau, comme si je retrouvais le décalage horaire, après l'avoir

surmonté au début, lorsque je suis fatiguée. Un très bel Américain, prof. Plus qu'une seule conférence, à Cincinatti.

Soir. Un avion à hélices de 20 places pour aller à Cincinatti. On ne peut s'y tenir debout. J'avance dans le passage entre les sièges, courbée. Je sens un regard : un homme avec les yeux, l'air, l'allure physique de S. Le même intérêt réciproque. Je le perdrai de vue à l'arrivée, et c'est une souffrance. C'est donc vrai que des types d'hommes et de femmes se *reconnaissent*. Bizarre Mme R., épouse d'un épais type de la Snecma. Elle n'est pas à la hauteur de son rôle d'accueil. Ce soir, je pense qu'elle est un peu alcoolo et son mari lepéniste. Photos de Mapplethorpe, beaux Noirs. Ce qui me touche le plus : un portrait de femme, dans lequel les cheveux sont dans l'ombre, seuls le visage et les mains sous le menton sont dans la lumière. D'où l'on croirait que ces mains portent un visage guillotiné.

Jeudi 17

Je me demande toujours « qui parle » quand je suis ainsi en conférence, quel démon me pousse à vouloir briller, être « super » : est-ce la bonne élève de jadis, sûre d'elle, avant d'être humiliée et poisseuse ? Je ne lis pas mes notes, je parle de chic.

Ensuite, Cincinatti avec un prof américain qui me fait la cour grossièrement (paluche facile, allusions) et surtout m'irrite : 1) en mâchant du chewing-gum ; 2) me montre toutes les riches demeures de Cincinatti, *private lane*, rues vides, où même les voitures inconnues sont suspectes. Entre soi. Il m'emmène boire du vin dans un bar avec une vue sur l'Ohio, visiter une église, où je mets un cerge-lampion, enfin manger du cheese-cake dans un café autrichien. Banquet le soir, avec, comme voisin, Georges Bayer, spécialiste de Sartre, (avec Contat et Rybalka). Encore des théories, non sur la postmodernité, mais les homosexuels et les femmes, « bref les exclus, seuls capables de créer actuellement ». Évocation

enthousiaste de la relation sado-masochiste telle que celle de Catherine R. avec ses « cérémonies de dames » pratiquant le sadisme sur de jeunes mecs. Cela me navre. Les mots, la passion, tellement plus riches que cette théâtralisation du sexe, cette cruauté exhibée, bref le jeu dans la vie, à l'image de la littérature-jeu.

Samedi 19

Avion pour Paris.

N.Y. Noir, affiches rouges et violentes sur les murs. Petites échoppes de toutes les nationalités, et ces grandes trouées entre les murs au bout desquels s'ouvre la lumière. J'aime profondément ces villes en hauteur. Manhattan, vu du pont, est bien ce que l'on voit au cinéma. Hier, dans la 5th Avenue, et ce matin dans la 42nd Street, la peur. Cela, le plus, vivre avec la peur des pas derrière soi, la peur continuelle de l'autre.

Hier, le Metropolitan, mais je ne peux voir l'exposition des Français à l'Ermitage de Leningrad, réservée aux *members*. Vu des Fragonard, *Le Billet doux*, *Le Baiser volé*. Chardin, *Le Garçon aux bulles*, Breughel, *Les Moissonneurs* et surtout un tableau de Pietro Di Cosimo, de Florence, intitulé *Scènes de chasse*. C'est un tableau fantastique, avec des hommes et des démons, des animaux, se dévorant entre eux. Instruments de musique. Je me perds un peu dans le musée, dans une cour avec des sculptures. Dîner avec J. M. Salmon du Bureau du Livre français à N.Y, sa femme, un médecin et sa femme. Bref, l'ennui, les femmes – comme moi jadis – gardiennes de leurs hommes. Pensé un peu au dîner entre gens libres de samedi dernier. Le jazz ensuite au Sweet Basil est pour moi sans chaleur. Il n'y a pas de Noirs dans l'orchestre ni surtout de chanteuse noire comme au Kingsnton, à Chicago. Hôtel plein de Québécois.

Aujourd'hui, je suis montée à l'Empire State Building, grandiose, marbre, etc. Promenade, avant, dans Broadway, cathédrale

Saint-Patrick. Déjeuner avec mon éditeur américain : il m'offre un livre de Nelson Algren. Nouvelle coïncidence, signe, que je constate, mais je ne sais pas vers quoi cela me conduit, cette ligne Beauvoir, depuis février.

Cet après-midi, dans le Greenwich Village, une *street-fair* ukrainienne. Des slogans sur calicots, « Ukrainia is not Russia », « Liberté pour l'Ukraine », etc.

Impression que les Américains adoptent, sans esprit critique, tout ce qui vient de Paris, mais plus précisément ce qui leur paraît très intellectuel, ou très scandaleux. Réflexe de gens privés de culture. Hier soir, dans la boîte de jazz, devant nous, une femme noire, bien en chair, respirait le bonheur. Face à elle un homme noir, qui n'a cessé de lui lutiner le bras, sous la manche courte de son chemisier. C'était beau à voir, la justification d'exister.



MONIQUE LARUE

DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Marco Polo, Rosa Luxembourg et le Japon

(Notes de voyage)

TOKYO

PAR-DESSUS NOS TÊTES, sur l'écran géant d'un magasin de Ginza, des mannequins internationaux défilent. En face, leur image mobile se démultiplie sur les murs en miroirs. Les Japonaises réussissent à leur ressembler : cheveux teints parfois jusqu'au blond, les yeux formatés par la chirurgie, occidentalisés, maquillés. La légèreté « zen » de leur corps « asiatique » surclasse cependant la maigreur de leurs modèles. Minceur, plus richesse, égale beauté mondiale. Les distributrices automatiques sont remplies de sachets diététiques.

Dans Ebizu, le dernier-né des villages de Tokyo, je suis incapable de voir autre chose qu'un luxueux centre commercial. Les promoteurs, qui voulaient un vrai château de France pierre par pierre, en ont finalement construit un faux. Un chef français y officie. Notre langue joue ici son rôle de vieille marquise. Les Japonais, m'expliquera Marco Polo, aiment les cédilles et les accents. Cette vision calligraphique me plaît. J'achète des chaussettes de marque *Comme ça du mode la charité.*

Premières impressions : triomphe de la société de consommation, toute-puissance du capitalisme, règne de la marchandise. Je vois dans Tokyo ce que je viens de quitter. Moins de différences

que de ressemblances, et j'ai la naïveté de m'en étonner. C'est le regard qui crée la différence, bien sûr. Dans les signes du Japon je ne trouve que fétichisme marchand mondialisé. Pas la moindre sensation exotique, pas même le fameux choc du nombre, ce frisson claustrophobe qu'on m'avait prédit.

*

Je me réveille en sursaut sur mon *tatami* dans un *ryokan* du quartier Gotanda. J'ai rêvé. La source de ce rêve est la conversation angoissante que nous avons eue, N. et moi, avant de nous coucher. Juste avant notre départ de Montréal, une jeune femme qui nous était chère et proche est décédée, volontairement. Nous avons longtemps parlé d'elle. Il le fallait. Ou peut-être nous parlait-elle, à travers le mutisme de son acte.

Elle était partie prenante des manifestations antimondialistes comme celles qui ont eu lieu à Québec au mois d'avril dernier. On verra bientôt, à Gênes, la première mort d'un antimondialiste. Dire que la victoire mondiale du capitalisme faisait partie de l'imaginaire moral de notre Rosa Luxembourg ne serait pas une grossièreté. Il n'est pas rare que des idées générales agissent sur un destin singulier. On fait douze heures d'avion, le jour et la nuit s'inversent, mais Gap, McDonald et Nikon vendent les mêmes produits aux mêmes prix. Ce que je regarde c'est ce monde que refusait notre Rosa Luxembourg.

Dans une tragédie, toute la cité se tient derrière le malheur qui s'abat comme une bombe sur quelques-uns, ceux qui doivent boire la lie, les survivants. Nous savons que la scène est maintenant mondiale. Les spectateurs se déplacent en avion, le dieu dollar joue éternellement aux dés, le cortège de revendications et de fantasmes d'échec suit de près. Il y a quelque chose du climat nihiliste des romans de Dostoïevski dans la fébrilité monétaire qu'on sent à Tokyo.

Dire qu'un certain credo antimondialiste enflammait l'imaginaire moral de notre Rosa Luxembourg ne serait pas une grossièreté ; ni penser que l'impuissance, compréhensible, des facultés de sciences humaines à fournir des outils intellectuels à la mesure de leur objet, et à proposer des idéologies de rechange, a joué son rôle dans ce drame absolument secret et privé. Dans mon *ryokan* de Tokyo je pense à la finitude de la pensée, à la fragilité de l'être-jeté-dans-le-monde et j'avale un whisky pour faire taire mon esprit en décalage horaire.

*

À part les manières à table – mais aujourd'hui tout le monde mange avec des baguettes – et quelques aberrations du cru et du cuit comme ces sardines sur ma pizza japonaise tout à l'heure, nous rebondissons sur les parois du monde globalisé et doutons à nos propres frais de la possibilité de voyager. La pizza, selon Jacques Attali, serait l'emblème de ce que notre époque produit de plus excitant. Sur un support semblable, chaque culture saupoudre ses éléments : ici un nid d'algues et ces jolies bestioles que j'appelle sardines par ignorance mais qui seraient des éperlans, peut-être, et ont mystérieusement échappé à la cuisson. Leur œil noir me regarde, leurs nageoires argentées croquent sous la dent et ne passent pas le seuil de mon gosier.

*

Dans la fenêtre du train de la ligne Yamanote : toits en tuiles « japonais », gouttières en forme de carpes impériales, boîtes à étages sans style, parcs bétonnés, rampes d'acier. Nous tentons de découvrir le Japon mais notre époque nous poursuit. L'exotisme, le pittoresque des Pierre Loti et Lafcadio Hearn a peut-être toujours été le fruit de regards convenus, mais il me semble que même

Nicolas Bouvier, ce Montaigne sceptique qui aimait vagabonder dans une Asie subtile, se demanderait lui aussi pourquoi voyager au bout du monde s'il n'y a pas de bout du monde.

Il suffirait, chuchote notre Rosa Luxembourg, que tu changes d'axe. Une simple rotation nord sud, en Afrique, en Amérique, en Inde, et tu verrais les étrangers de ton faux universalisme cosmopolite capitaliste, dans leurs bidonvilles, leurs cases, leurs bas-fonds, leurs déserts, leurs nations, leurs ethnies, leurs guerres, leurs religions, leurs sécheresses, sans pizzas et sans ce *big-mac* qui sert à calculer un indice des prix et vaut à lui seul combien de médicaments pour les sidéens d'Afrique, quelle quantité de blé, de farine, d'eau potable, de seringues ? Un Africain sur deux vit avec moins d'un dollar américain par jour.

Mais nous prenons un café chez McDonald parce que c'est beaucoup moins cher. Nous voyageons dans l'hémisphère nord. Nous collaborons, nous partageons l'insouciance des riches, nous restons entre nous.

*

La foule dans la station Schinjuku à dix heures du soir. Vingt-six millions d'habitants à Tokyo. Personne ne se regarde et personne ne se touche. Une chorégraphie sans spectateurs. Le maître de ballet est dans la tête. Les nymphettes munies d'un mini-téléphone à mini-écran communiquent silencieusement avec le reste du monde ou jouent à un jeu virtuel, absentes au spectacle de la ville et à l'existence des autres, telle cette jeune mère que N. photographiera, absorbée par son jouet et tenant distraitement de l'autre main une fillette de deux ans qui nous regarde et qu'elle ne regarde pas. Les *salarimen*, sourcil hautain, chemise éblouissante et costume foncé, regardent droit devant eux, regardent le vide, et leur regard vide qui regarde le rien me rappelle les célèbres spéculations de

Roland Barthes dans *L'Empire des signes*¹. Dans leurs visages sans expression, je ne sens plus le Moi-éponge de mes congénères qui demandent comme des enfants qu'on les regarde pour être sûrs qu'ils existent. Délivrance.

En 1970, Barthes veut franchir ce qu'il appelle « l'inconnaisance » de l'Orient et construire son Japon : un « système symbolique inouï, entièrement dépris du nôtre » (p. 10). Il ne regarde pas ce que je vois mais, avec des baguettes qui n'appartiennent qu'à lui, il fait bouger le nappé de l'acculturation pour s'introduire, toujours muni de ses baguettes, derrière le voile occidental. Son passage sur Tokyo, « centre-ville, centre vide », se retrouve maintenant en encadré, soigneusement sorti du texte et du contexte, dans mon Guide Bleu Évasion.

Des milliers de corps qui ne cherchent d'aucune façon le regard de l'autre s'évitent au millimètre près. Et moi. Tout ce monde va au même pas et ce pas est allègre, vaillant, neutre, ni lambin ni précipité. Ici on circule à gauche. On ne se touche pas, on ne rit pas, on n'élève pas la voix. Il y a plus d'ordre dans la plus grande station de métro au monde que dans les corridors d'un collège québécois. Je viens d'une société affectée par une épidémie de suicides dont on n'a pas le droit de parler mais qui, selon le concept forgé par Émile Durkheim en 1896, serait causée par l'« anomie ».

*

Est-ce en pensant à notre Rosa Luxembourg que nous visitons les tombes des quarante-sept *ronins* ? En 1702, un jeune seigneur de campagne fait rire de lui par un maître de cérémonie de Tokyo. Il l'attaque, sans le tuer. Pour avoir levé son sabre dans l'enceinte du palais, il est condamné à se faire *seppuku*. Son intendant

1. Roland Barthes, *L'Empire des signes*, Genève, Albert Skira Éditeurs, 1970.

demande sa grâce, en vain : non seulement le seigneur doit mourir, mais son fief est aboli. Les *ronins* – samouraïs sans maître – se dispersent, non sans avoir signé de leur sang un pacte de vendetta. Un an plus tard ils s'emparent du maître de cérémonie, le prient de se faire *seppuku*. Il refuse. Les *ronins* lui coupent la tête et la portent à la tombe de leur seigneur. Pour ce, ils sont priés de se faire *seppuku*. Les tombes de ces quarante-sept héros sont aujourd'hui encore visitées et encensées quotidiennement à Tokyo. La mort volontaire peut être l'expression de la plus haute liberté et maîtrise de soi.

KYOTO

À Kyoto, j'ai apporté *Kyoto*² de Kawabata pour relire sur place. J'aime le choc de la ville romanesque et de la ville réelle. En général c'est la littérature qui gagne.

Je n'ai pas lu beaucoup d'écrivains japonais mais ceux que j'ai lus sont obsédés par l'acculturation du Japon. C'est le sujet de *Kyoto*, c'est celui de l'essai de Tanizaki *Éloge de l'ombre*³ que j'ai pris avec moi dans le Shinkansen et dont la durée de lecture est minute pour minute celle du trajet Tokyo-Kyoto. La minute est l'ordre de grandeur au Japon.

« Supposons, par exemple, spécule Tanizaki en 1933, que nous ayons développé une physique, une chimie qui nous fussent propres ; les techniques, les industries fondées sur ces sciences eussent naturellement suivi des voies différentes, les multiples machines d'usage quotidien, les produits chimiques, les produits industriels n'eussent-ils pas été mieux appropriés à notre génie national ? » (p. 28).

2. Yasunari Kawabata, *Kyoto*, Paris, Livre de poche, 1971.

3. Junichirô Tanizaki, *Éloge de l'ombre*, ALC, 1977.

Aux Fourches Caudines de l'histoire, Socrate et Platon réinterprètent le logos des présocratiques, donnent le coup d'envoi de la métaphysique occidentale, qui permet le développement de la science, laquelle entraîne celui de la technique, dont la logique ne peut que gagner l'Asie, pénétrer même, avec la flotte du Commodore Perry, dans l'isolat japonais, et voilà pourquoi le stylo à bille l'emporte sur le pinceau japonais, les toilettes en porcelaine sur le cabinet en bois, la fenêtre en vitre sur la claire-voie *shôji* et la lumière sur l'ombre, au grand dam de Tanizaki.

Si j'ai traversé la planète d'ouest en est n'est-ce pas pour rendre visite à Marco Polo, ingénieur informaticien en stage chez Sanyo ? Dès qu'il a réussi à ramper, Marco Polo a commencé à explorer la planète. Il nous attend à Kyoto, nous entraîne dans un bistro de *sobas* pour se brancher, nous montre instantanément sur son ordinateur portable les photos qu'il prend de nous avec un appareil numérique et qu'il envoie simultanément à Montréal, où elles sont regardées immédiatement. Quand il travaille, il joue. La question de Tanizaki lui semblerait probablement saugrenue, comme à son patron, un jeune homme de trente ans qui a vécu à New York et serait certainement outré d'entendre que les ordinateurs ne sont pas appropriés au « génie national » de son pays. D'après ce que je comprends, il est plutôt d'avis que les *kangis* qu'il a mis des années à apprendre ne résisteront pas longtemps aux générations de claviéristes. Marco Polo et lui s'entendent comme larrons en foire, en anglais et en d'autres langages que je ne connais pas. Pour eux il n'y a qu'une science, solidaire d'une seule technique, solidaire de la société de consommation qui les nourrit et qu'ils nourrissent, suspendus comme des marionnettes aux aléas de l'économie globale.

La question de Tanizaki existe cependant, comme toutes les questions, pour qu'on pense : y avait-il, aurait-il pu y avoir, en amont de la fourche où l'humanité s'engage dans la voie qui

aboutit à la mondialisation, un autre commencement, un autre fil de l'Histoire ? Par la recherche du *satori*, le Zen déjoue, selon Barthes, la logique de l'identité, cette « voie fatale de toute assertion (ou de toute négation) en recommandant de n'être jamais pris dans les quatre propositions suivantes : *cela est A – cela n'est pas A – c'est à la fois A et non-A – ce n'est ni A ni non-A.* » (p. 97).

Le Japon a-t-il été détourné de sa voie comme le dit Tanizaki, est-il au contraire la voie vers l'« après-coup » de la métaphysique que cherche Barthes ? J'aime penser philosophiquement en voyageant.

*

Le roman significativement intitulé *Kyoto* raconte l'histoire de Chieko, une enfant trouvée, adoptée par un commerçant de Nishijin, le centre des kimonos et des costumes Nô à Kyoto. Quoique cela me semble encore incroyable, ce roman se passe dans les années 50-60. Entre autres indices, Kawabata évoque la présence américaine au Japon. « Les soldats américains sont repartis, et tout est redevenu comme auparavant » (p. 44) : il est difficile, à travers la traduction, mais surtout à cause de l'art de l'omission dont Kawabata est un virtuose, de discerner la part d'ironie dans cette phrase, comme dans tout le roman. Chose certaine, le ver que représentent les soldats américains n'est pas ressorti du cœur du Japon, de son berceau littéraire, de sa capitale à plan orthogonal chinois. Pris de façon large, ce thème est le sujet majeur, sinon le seul, de *Kyoto*.

Dans *Kyoto*, un des loisirs de la jeunesse des années 50-60 consiste à admirer les cerisiers et à discuter de la date de leur floraison, ce qui n'est pas très différent de parler de la neige à Montréal. Selon la journaliste canadienne Catherine Bergman⁴, ces

4. Catherine Bergman, *L'Empire désorienté*, Montréal, Art Global/Flammarion, Québec, 2001.

sorties florales se pratiquent toujours. On se pose des colles : « si les branches basses du cryptomère avec leurs jeunes bourgeons rappellent la roue du paon, à quoi peut-on comparer des tulipes ? » (p. 56). On critique : « les fleurs occidentales sont éclatantes, mais on s'en lasse. Pour ma part, je préfère quand même un bois de bambous. » Il est vrai que le vert des futaies de bambous est beau et que les harmonies de mousse et de terre de la villa Katsura font paraître Versailles et le Luxembourg bien vulgaires.

Ce sentiment de la nature, vu comme une caractéristique intrinsèque de « l'âme japonaise », joue un rôle majeur dans le destin de Chieko, qui profite d'un congé pour aller voir les cryptomères de Kitayama. Les cryptomères sont une variété de conifères voisins du cyprès. Les troncs de Kitayama sont fameux dans l'architecture japonaise : des « objets d'art » (p. 71), semblables à un cœur pur et droit, dit Kawabata. C'est ainsi qu'elle découvre par hasard sa sœur jumelle, et que le lecteur comprend que le deuxième sujet du roman est cette incertitude sur sa naissance, qui s'oppose à la droiture des troncs ancestraux.

Illégitime, désorientée par son double, Chieko obéit avec une dévotion imperceptiblement exagérée à ses obligations filiales. Elle se préoccupe du commerce familial – menacé par les Américains – pendant que son père cache sa neurasthénie – à la japonaise – dans un monastère. Voulant lui redonner goût à la création, elle lui apporte une œuvre de Klee pour inspirer une ceinture de kimono. Proposerait-elle à son père de se tourner vers l'Occident ?

Dans une savante progression où l'angoisse est magistralement reportée sur le lecteur, Chieko tourne autour du vide généalogique qui l'aspire, et ce lent mouvement tourbillonnaire défait à mesure le cordon que son pathétique amour filial s'efforce de faire exister. Le mariage traditionnel qui eût pu sauver le commerce sera raté par omission et réserve, par mélancolie œdipienne, et parce que le prétendant ne s'y retrouve plus entre Chieko et sa jumelle. Deux

conclusions non-indépendantes : l'occidentalisation du Japon est inéluctable, la fracture est au cœur du renouvellement des sociétés humaines. En 1968 Kawabata, prix Nobel de littérature, orphelin de père et de mère, écrit *Kyoto* et en 1972 il se suicide, non sans avoir répondu à la question de Tanizaki.

Je n'ai pas refait le trajet canonique de Kawabata dans *Kyoto*. J'ai tout au plus repéré, dans les rues à moitié gentrifiées et à moitié abandonnées de Nishijin, les boutiques-ateliers des artisans de la soie.

*

C'est cependant à Kyoto que ce Japon acculturé et défiguré, où l'on cherche en vain les traces de la fameuse sensibilité à la nature, ce Japon qui déjoue les attentes commence à me plaire vraiment. J'aime la brutalité avec laquelle le développement sauvage fait fi des poncifs de l'urbanisme bon ton, d'autant que les Japonais sont les inventeurs patentés de ce que nous appelons « paysager ». J'aime la tolérance de leur « vieille capitale » à la laideur, le pluralisme voire le libéralisme architectural, la coexistence de la beauté cachée d'un jardin zen et des fils électriques que Tanizaki déteste tellement. Je vois ce refus de se farder et de faire joli comme une manifestation d'indépendance, un pied de nez à notre esthétique de banlieusards et à l'hypocrisie des villes-musées qui attendent de plus en plus souvent le touriste en Europe. Le Japon n'est pas un théâtre pour touristes. Il n'a besoin ni des touristes ni de leurs dollars. Une exception à cette honnêteté paysagère : la ville de Kurashiki, ses ponts trop japonais, ses canaux trop Meiji, ses *ryokans* trop onéreux et leurs propriétaires très ultras.

HIROSHIMA

Hiroshima est le seul endroit où j'ai éprouvé une émotion durant ce voyage qui s'adresse d'abord à l'esprit. La carcasse tordue du dôme de l'Institut de la promotion industrielle, unique bâtiment resté debout dans l'épicentre, le Parc de la Paix, les quais reconstruits qui rappellent, à la manière d'une citation, ceux de l'île de la Cité à Paris, le monument aux enfants d'Hiroshima, la parfaite réserve du musée : ces lieux de paix parlent en silence et à tous. Mais je m'attendais à cette émotion.

Une autre émotion, plus forte car globale et jamais éprouvée, me surprend le soir pendant que nous arpentons les galeries commerciales reconstruites, à la recherche d'un restaurant. L'énergie, les néons, les écrans géants, la musique synthétique, les Starbuck et Colonel Senders, Céline Dion : c'est complet. Je cherche à comprendre mon émotion.

Je pense d'abord à la fin, si cruelle et ironique, de *La Métamorphose*. Gregor se laisse mourir, la bonne dispose « énergiquement » de sa dépouille, toute la famille prend congé. On fait des projets d'avenir. Gregor aux oubliettes : voilà ce qu'on fait avec les victimes de l'absurde quand on a un cœur d'insecte. Dans les galeries commerciales d'Hiroshima, on sent avec une force particulière ce frénétique besoin d'oubli.

Dans *L'Empire désorienté*, Catherine Bergman fait état de cette amnésie, de la résistance du Japon à aborder son passé récent : censure exercée sur les historiens et sur le contenu des manuels scolaires à propos du rôle joué dans la Deuxième Guerre mondiale et de tant d'autres sujets pour le moins délicats, silence des témoins d'Hiroshima. Une jeune femme de trente ans lui « avoue » avoir été élevée entre deux survivantes : sa mère, qui avait cinq ans en 1944, et sa grand-mère. « On n'en parlait jamais à la maison » (p. 132).

Mais les gens d'Hiroshima n'ont certainement pas la cruauté des parents de Gregor Samsa. Il y a à Hiroshima des personnes qui veillent à ce que ne disparaisse pas, au centre de la ville, la ruine du dôme. Respect et mémoire d'un côté de la rivière Ota, et sur l'autre rive la frénésie des vivants. C'est la syncope entre ces deux parts de la ville qui laisse sans voix.

*

De retour à Montréal, je sais où trouver ce que je cherche depuis ma soirée à Hiroshima : dans un livre de Kenzaburo Oé intitulé *Notes de Hiroshima*⁵. Kenzaburo Oé est le seul auteur japonais que j'ai lu qui ne pleure pas la perte de « l'âme japonaise ». Je suis loin de connaître significativement la littérature japonaise et je ne tire aucune conclusion d'œuvres qui me sont parvenues à travers le filtre politique du prix Nobel ou d'autres lecteurs occidentaux. Seulement, j'ai retrouvé ce thème de « l'âme japonaise » partout, jusque dans le *Dit de Gengi*. Je le retrouve aussi chez Kenzaburo Oé, mais à l'opposé de toute nostalgie et de toute idéalisation. Dans son roman *Le Jeu du siècle*, le thème du Japon confronté, après la guerre, à la perte de sa cohésion symbolique est par exemple abordé à travers la sourde haine des habitants d'un village reculé envers le propriétaire du supermarché, un Coréen. J'aime beaucoup, donc, Kenzaburo Oé. J'avais donné son livre à Marco Polo pour son premier voyage au Japon. Je le retrouve dans les affaires qu'il nous a laissées à la dernière minute et je tombe pile sur ce que je cherchais depuis le départ, depuis celui de notre Rosa Luxembourg : une morale humaniste laïque capable de répondre au nihilisme mondialisé, ce que Oé affirme avoir trouvé à Hiroshima : une « éthique de notre temps ».

5. Kenzaburô Oé, *Notes de Hiroshima*, Paris, Gallimard, 1996.

Kenzaburo Oé doit beaucoup à Hiroshima. En 1963, quand il s'y rend pour la première fois, il vient d'apprendre que son premier enfant est né avec une déformation à la tête et qu'il restera gravement handicapé. Il couvre une réunion mondiale sur l'abolition des armes nucléaires. Mais, plus qu'à la « politique politicienne », il s'intéresse aux habitants de la ville : aux *hibakusha*, victimes de la bombe, et à leurs médecins. Il découvre alors ce qu'il appelle « l'esprit d'Hiroshima ».

Kenzaburo Oé est un auteur pessimiste. Dans ses livres, la joie est aussi rare que la couleur dans un jardin japonais. Il est impossible d'imaginer qu'il partage l'insouciance jovialiste des pharisiens qui prêchent la pensée « positive » et proclament que la vie est une valeur en soi, ni aucune des variantes de l'optimisme qui fait vomir Voltaire et sème insidieusement la mort par dégoût chez ceux qui ont besoin de vérité pour vivre. Il ne réproouve donc d'aucune manière la décision d'en finir prise par tant de victimes et de témoins de la « démence » d'Hiroshima. « La faculté d'imagination » peut, dit-il, exercer sur un être humain une pression supérieure à ce qu'il peut ou veut supporter. Les irradiations affectent non seulement les *hibakusha* mais leur descendance. Il est évident que refuser de subir les conséquences d'un acte aussi absurde n'est ni lâche ni immoral.

Une jeune fille qui, étant tombée par hasard sur son dossier médical où figurait la mention « leucémie myéloïde », s'est pendue. Chaque fois que j'entends une histoire de ce genre, je me dis que nous avons au moins une chance : celle de vivre dans un pays non chrétien. Le seul réconfort, ou presque, que je puisse trouver, est de penser que la culpabilité de son acte n'a sans doute pas poursuivi cette malheureuse fille jusque dans les profondeurs de la mort. Et aucun d'entre nous, qui lui avons survécu, ne peut moralement parlant condamner son suicide. (p. 105)

Fréquenter les gens d'Hiroshima amène cependant Kenzaburo Oé plus loin que sa compassion et sa compréhension envers le geste suicidaire. Si l'on admet le droit moral de décider, à la suite d'Hiroshima, de s'enlever la vie, on peut, dit-il, comprendre davantage le courage de ceux qui, devant la même absurdité, ont choisi de vivre et sont allés jusqu'à donner la vie après Hiroshima et après ce que signifie Hiroshima.

Au cours des années, le docteur Sigeto Fumio est devenu son ami. Quand l'armée américaine a largué sa bombe sur le T du pont d'Hiroshima, ce médecin venait d'être nommé directeur de l'hôpital. Il a le premier soupçonné, d'après des radiographies, la nature de la bombe. Comme Rieux dans *La Peste*, il « avait toutes les raisons d'être envahi par le désespoir », mais il a continué toute sa vie à travailler auprès des malades d'Hiroshima, sachant qu'on ne gagne pas contre la leucémie, surtout pas celle d'Hiroshima. Son attitude, comme celle des mères qui, connaissant la nature de la bombe, ont choisi de poursuivre leur grossesse, ne peut pas, dit Kenzaburo Oé, être moins morale que le choix de s'enlever la vie. Si le suicide n'est pas une lâcheté, vivre après Hiroshima, « l'expérience la plus cruelle qu'ait connue l'homme en notre XX^e siècle » (p. 33), est l'honneur, le courage et la dignité de l'*homo absurdus*.

Dans les rues d'Hiroshima, l'émoi naît de la grandeur morale d'une ville immédiatement rebâtie dans la conscience de l'absurde mondial. Au risque d'être kitsch, je comparerais ce contact brut, presque sensoriel avec la pulsion de vie, à l'émotion qu'on ressent à l'accouchement. Cherchant en silence un restaurant à Hiroshima, nous avons tous les deux, N. et moi, pensé à notre Rosa Luxembourg comme chaque jour durant ce voyage, mais cette fois sans parler d'elle. Pour ma part je crois que je me suis sentie coupable d'éprouver ce sentiment de vie après la mort qui est si fort à Hiroshima. Kenzaburo Oé m'a donné la permission de le partager.

*

Kawabata, Akutagawa, Dazai, Mishima se sont donné la mort. Au pays du *seppuku*, la réflexion sur la mort inclut depuis toujours une pensée de la mort volontaire. Une amie philosophe qui me connaît bien m'a prêté cet hiver un livre qui, plus que tout autre, devait m'accompagner tout au long de ce voyage : *La Mort volontaire au Japon* ⁶. L'auteur, Maurice Pinguet, le dédie « à la mémoire de Roland Barthes » et est lui-même le dédicataire de *L'Empire des signes*. Son extraordinaire étude s'ouvre sur le suicide de Caton à Rome et se termine au XX^e siècle par celui de Mishima. On peut donc dire qu'elle fait le tour d'une question universelle. C'est que « la souveraineté sans mesure de l'homme qui se donne la mort » (p. 316) a partout et toujours enjoint les vivants de penser la mort. Mais avec saint Augustin, dans l'Occident chrétien, le suicide devient un tabou. Dieu seul décide de l'heure.

Ce n'est plus vrai. Le dernier tabou est peut-être devenu l'ultime défi. Un jour de la fin de mai 2000, un étudiant en lettres au collège où j'enseigne a quitté Montréal pour se diriger droit vers le sommet de l'Empire State Building, d'où il s'est précipité dans le vide. Sa mort, théâtrale et signée comme par un être qui veut exister devant les autres, a été recensée par les journaux. Elle a éclaté comme une bombe dans les corridors. Depuis quinze ans, une bombe de même nature a pulvérisé l'avenir d'êtres qui étaient mes proches parents et je sais que, comme à Hiroshima, les effets de ce genre de bombe se font à jamais sentir sur les survivants. Une dizaine de fois, sans doute, j'ai appris, par oui-dire ou par lettre circulaire, la mort volontaire d'un élève. Je subodore chaque semaine dans une remarque, un regard, une absence, la présence de ce dont il ne faut pas parler de peur que cela ne se produise. Au Japon au début du XX^e siècle, dit Maurice Pinguet, « les milieux d'étudiants, de professeurs, d'écrivains, (...) se sentent tous concernés

6. Maurice Pinguet, *La Mort volontaire au Japon*, Paris, Gallimard, 1984.

par cette curieuse menace dont les victimes sont volontaires et par ce mal qui guérit » (p. 280).

Mais nous préférons la distraction concertée, et fermer les yeux sur le prix que nous payons pour ne pas penser. Nous procédons à des enquêtes statistiques. Comme des sorciers, nous nous en remettons à une symptomatologie approximative au lieu de faire l'effort de penser philosophiquement la situation qui est la nôtre. Pour ne pas passer pour des Cassandre ou pour des jansénistes, nous restons figés dans le somnambulisme poltron de ceux qui sont dans un monde sans Dieu et qui n'osent pas penser le monde sans Dieu. Or « ce Dieu, le Japon ne l'a pas connu » (p. 273). Et c'est pourquoi il a tant à nous dire.

*

Habiter un monde mondialisé, léguer en héritage le monde désacralisé de la technique, de la raison et de la science est sans doute maintenant un destin planétaire. C'est peu dire que le désarroi contemporain nous invite à de tout autres synthèses que l'inhumaine, artificielle et toute-puissante synthèse du dollar. Notre époque nous accule clairement à refonder le monde, à inventer une nouvelle *imago mundi*.

De son étude de la littérature et de la philosophie occidentales, Kenzaburo Oé retient la leçon de l'existentialisme athée de Sartre et Camus, si proches du stoïcisme antique. Il trouve dans « l'esprit d'Hiroshima » un humanisme capable de transcender même l'absolument absurde de la destruction atomique. Réciproquement, « si la culture du Japon présente une originalité qui mérite d'être pensée, c'est bien dans l'absence de métaphysique et d'idéalisme qu'il faut en chercher la source », dit Maurice Pinguet (p. 20). C'est pourquoi le Japon, comme l'avait si bien vu Barthes, a tant à révéler à l'homme occidental moderne.

*

Nous ne comprenons pas les autres. Même ceux que nous avons vu apparaître dans le monde, nous ne les connaissons pas. Nous ne comprenons pas non plus le monde de la mondialisation. La dérégulation qu'il engendre est partout. Voyager nous reconforte parce que nous trouvons ailleurs d'autres formes aux questions qui nous préoccupent.

Je ne connais aucunement le Japon. Au Japon, je suis analphabète et illettrée. Je ne peux pas lire le menu, je ne peux pas m'orienter, je ne peux même pas demander mon chemin. Je transporte mes morts et je rapporte de ce que je vois les leçons que je peux.



Combat d'homme avec chien

AU SORTIR DU VILLAGE, passé les dernières traces de macadam, à l'endroit où le chemin faisait un coude, j'avisai une bicyclette, posée là contre un muret de pierres sèches. En fait un de ces premiers vélos tout-terrain, aujourd'hui démodés, mais si robustes qu'on continue de les louer aux touristes, sur la jetée, juste à la sortie du bateau. Quelqu'un avait dû le subtiliser pour arriver jusqu'ici ; puis l'avait caché, parmi les herbes du bas-côté, sans se soucier du reste ; et pour finir l'avait oublié...

Un coup d'œil à droite et à gauche : personne ! Je l'extirpai des liserons, qui s'étaient enroulés autour des rayons et je le remis d'aplomb sur ses roues : un peu dégonflées, mais pas tant que ça finalement... Certes, il était tout rouillé : on ne distinguait plus qu'à peine la peinture d'origine – orange et gris métal : à l'air de la mer, on le sait, rien ne résiste. Les deux poignées en caoutchouc aux extrémités du guidon avaient été comme carbonisées ; durcies, elles s'effritaient et laissaient une fine poudre noire dans la paume. Inutile de parler du poussoir de la sonnette, coincé dans son logement, et encore moins de la manette du dérailleur, vissée à mort à l'aide d'un collier de serrage ; à hauteur de la chaîne, elle maintenait la roue dentée en position médiane. Avec ce système, on ne pédalait donc que dans un sens, et seule l'absence de roue libre faisait office de frein...

Quelque peu hésitant lors des premiers mètres, je m'engageai dans le petit chemin creux, encore bordé d'arbres qui se raréfiaient ensuite pour laisser place aux broussailles. Veillant à ne pas prendre trop de vitesse, je m'efforçai de passer d'une ornière à l'autre quand l'un des sillons, qu'on avait comblé pendant l'hiver de caillasses et de morceaux de brique jetés en vrac, risquait de crever les pneus. Ainsi brinquebalant, ayant du mal à tenir l'équilibre, la roue avant légèrement voilée, je m'avançai en terrain découvert, à travers la lande qui couvrait la partie haute de la falaise, en cet endroit exposé à tous les vents...

Je n'avais pas parcouru la moitié du chemin quand, des deux ou trois maisons tapies dans le val en face, je vis surgir une tache noire, d'abord minuscule, mais qui grossissait à mesure qu'elle se dirigeait vers moi : un chien s'était élancé depuis l'entrée du hameau et galopait, sans me quitter des yeux, surtout sans rien laisser deviner de ses intentions... La tête étirée en avant du cou, oreilles couchées, les muscles faisant saillir de brèves ondulations de lumière sur le poil ras de l'échine, le molosse semblait avoir une idée en tête, dont rien ne l'aurait fait dévier. Une grosse langue rose, d'où giclaient des filaments de bave blanche, ballottait de droite et de gauche hors d'une puissante mâchoire... Était-il content de me voir ? Était-ce pour jouer ?

La prudence aurait plutôt consisté à descendre de vélo pour l'attendre de pied ferme et parer à toute éventualité... À moins de recourir à des solutions extrêmes : appeler au secours par exemple, faire demi-tour et, debout sur les pédales, tenter de le semer ; ou jeter sur le bas-côté la machine, regagner à toutes jambes l'un des arbres et en escalader les premières branches... Toutes éventualités à la limite du ridicule... Ingénuement, je pensais que le plus simple revenait à ne rien manifester de la terreur que je sentais croître en moi, qui d'ailleurs me tétanisait et m'empêchait de prendre la moindre initiative. Pensais-je, en lui faisant face avec

sang-froid, l'impressionner au point de l'arrêter net ?

En fait, je n'eus pas longtemps à réfléchir... Sans se donner la peine de ralentir ou d'aboyer, et le regard cette fois en coin, l'animal effectua un léger écart sur la droite, qui donna à croire qu'il allait passer son chemin. J'avais donc eu raison de faire semblant de rien... Mais, arrivé juste à ma hauteur, il feinta et, d'un seul bond, sans prévenir se jeta sur moi par le travers. Déséquilibré par le poids de cette masse de chair et d'os, des deux mains cramponné au guidon, le vélo toujours entre les jambes et les pieds coincés dans les pédales, je basculai d'un bloc en beau milieu des buissons de ronces qui bordaient le côté et qui m'éraflèrent le visage et les mains. Tout en grondant et en me piétinant féroce-ment, l'haleine brûlante de sa gueule contre moi, le molosse m'avait d'abord attrapé par le gras de l'épaule ; mais à son regard je compris qu'il visait autre chose : chaque fois qu'il me lâchait, c'était soit pour mieux assurer sa prise, soit pour se rapprocher de ma gorge... Je tentais bien de le repousser, mais de façon désordonnée, et sans grand succès tant que, pris sous le vélo, je demeurais dans l'incapacité de me remettre debout. De plus toute résistance ne réussissait qu'à l'énerver davantage : il venait de flairer l'odeur du sang, que je sentais me couler le long du bras...

Le contact de cette boule de muscles, son odeur de fauve, âcre et répugnante, cette force brute, aux canines jaunâtres et aux griffes pleines de terre, l'acharnement imbécile que mettait cette véritable machine à tuer à vouloir me saigner comme un vulgaire lapin tardèrent cependant, à cause de la stupeur et du dégoût, à provoquer en moi l'indispensable et salutaire révolte. Est-ce dévoré par un chien que je voulais finir ? Ma vie ne valait-elle pas mieux que ça ? Allez, maintenant, ça avait assez duré ! Une lueur rouge me passa devant les yeux. Je ne sais ce qui déclencha ce réflexe mais, toute peur évanouie, une irrépressible

envie de meurtre en retour me submergea. Cette vie, encore chaude, si sûre d'elle-même, j'allais donc la lui extraire, en de longues et horribles souffrances...

L'effet fut immédiat. Tant que j'avais essayé de fuir, il avait triomphé dans son rôle de chasseur : j'avais été sa proie, livrée à sa merci, et qui n'avait d'autre issue que de se dérober. Il avait donc eu la partie facile, étant taillé pour l'attaque et s'emparer de tout ce qui tentait de lui échapper ou de se soustraire à ses morsures. Mais, à présent que j'avais à peu près réussi à rejeter le vélo sur le côté, indifférent aux estafilades des ronces et à la douleur que provoquaient ses crocs plantés dans mon bras, et comme j'avais commencé de passer à la contre-offensive, il marqua un temps d'arrêt. Mon attitude l'avait déconcerté. Recherchant le corps à corps et me rapprochant de ses parties les plus vulnérables avec la volonté délibérée de lui faire le plus mal possible, je sentis que la peur changeait de camp. Car je ne me préoccupais plus seulement de me défendre et de parer les coups, c'était à sa vie même que j'en voulais. D'instinct, il le sentit. Un autre tueur avait surgi face à lui, dont il n'avait d'abord pas soupçonné l'existence. Loin de me reculer, et en roulant sur lui, c'était à mon tour de l'attirer contre moi et de le serrer – ce dont il n'avait pas l'habitude, et dont il parut même avoir une vraie phobie – dans une promiscuité obscène et terrible dont la mort de l'un de nous deux était l'ultime enjeu. Ce qui le hérissa et engendra chez lui une sourde inquiétude...

Puisqu'il voulait tant me mordre, il ne me restait plus qu'à me porter au-devant de ses désirs : le bras qu'il avait saisi, après avoir fait glisser les crocs à hauteur du coude, je le lui enfonçai à fond dans la gueule, en forçant sur la mâchoire, là où se rejoignent les muscles des joues, et où les molaires sont les plus redoutables, mais là aussi où il avait le moins de puissance pour serrer. Le tissu de ma veste lui asséchant la salive sur la langue, il

eut de plus en plus de mal à déglutir. En décomptant les plis roses qui striaient son palais, je mesurais ainsi la progression de mon bras dans sa gueule, jusqu'à toucher et lui peser fortement sur la glotte.

Sentant qu'il ne contrôlait plus la situation, bientôt il se mit à se débattre, à agiter frénétiquement les pattes arrière pour essayer de reprendre appui sur le sol, se dégager, et repartir à l'assaut de plus belle. Impossible, puisque, de mon autre bras, je lui avais entouré le cou – même si cela m'obligeait à plaquer ma figure contre sa babine noire et gluante ; il m'observait de son œil chiasseux, d'une sale couleur marron, à quelques centimètres du mien... Qu'il ferma précipitamment quand, de ma main libre, revenue par derrière, j'avais essayé de lui enfoncer les doigts entre les paupières, dans le dessein de lui faire jaillir les globes oculaires hors des orbites. Le grondement, qui jusqu'ici n'avait pas cessé dans sa gorge, fit tout de suite place à un imperceptible pialement, où perçait la panique. N'ayant pas réussi à atteindre mon but, j'essayai autre chose : en nouant mes jambes en ciseaux autour de son ventre, je me serrai contre lui pour l'immobiliser plus étroitement encore ; et même si, par ce mouvement tournant, j'aggravai la blessure que me causaient ses dents, au point qu'à mon tour je ne pus m'empêcher de pousser un long cri de douleur, je parvins à glisser mon autre main le long de son museau ; arrivé à hauteur de la truffe, qu'il avait brûlante et sèche, je réussis à introduire index et majeur dans les deux trous des narines ; puis, tout en tirant vers l'arrière, je fourrageai avec obstination pour les y faire entrer le plus profond possible. De cette façon, j'étais assuré qu'il étoufferait...

Dans sa terreur soudaine et incontrôlée, ce salaud laissa échapper contre mon pantalon une brève coulée de pisses. Mais je le tenais solidement. Par instants, un voile passait dans sa pupille ouverte... Il avait beau gigoter encore, coucher les oreilles en signe qu'il

renonçait à mordre, ouvrir plus grand sa mâchoire, jeter sa tête de côté pour se libérer et respirer, je savais que, si je réussissais à maintenir ma prise, sa fin était proche. Même s'il avait du coffre, il payait l'essoufflement de la course inconsidérée qu'il avait faite pour foncer sur moi avant de m'attaquer. À moitié asphyxié, il haletait en vain et se mit à couiner comme un jeune chiot ; mais je n'allais pas le lâcher pour autant. Qu'il crève ! Déjà il avait fermé les yeux, cessé de bouger..

Presque à l'agonie – avais-je malgré moi relâché mon étreinte ? – il fit comme ces proies capturées par les grands fauves, qui simulent la mort et, d'un bref coup de rein, réussissent à se remettre sur leurs pattes et à prendre la fuite. Avec un glapissement, sans demander son reste et en rampant, alors il se faufila dans un trou de ronces, là où passaient les lapins, et où il était assuré de se retrouver hors de portée...

Déluge

1.

« NOUS, DANS L'ÎLE », voilà ce que je dis tout naturellement, seulement c'est faux, nous n'étions insulaires que pour un temps, mais déjà après deux jours, nous avons pris l'habitude de dire « dans l'île » pour rendre plus supportable la situation dans laquelle nous nous trouvions. Ce nouveau statut d'insulaires nous aidait à supporter le pire.

Rose était arrivée l'avant-veille de la catastrophe. Le premier regard que j'ai posé sur elle a eu je ne sais quoi d'unique. Pose-t-on deux fois le même regard sur quelqu'un ? Je réponds d'emblée que oui, mais en fin de compte, non, il y a toujours une nuance. On n'en finit pas de regarder Rose, on a envie de la suivre, de la voir passer pour le plaisir. La première vision avait eu les qualités d'un éblouissement, un coup de soleil dans l'œil n'aurait pas fait mieux. Ce n'est pas la beauté foudroyante de Rose dont j'aurais à parler, plutôt de son effet, j'avais eu l'impression qu'elle touchait à peine le sol.

Rose est l'île dans l'île, elle émerge, surplombe l'ordinaire de nos jours de nouveaux insulaires. On s'y accrocherait comme à une bouée juste pour le bonheur de dire « Je flotte » et de se laisser couvrir par ses sourires silencieux qui, nous le savons bien, ne sont pas faits pour nous mais pour ce petit qui dort au chaud

dans le ventre de sa mère comme dans le plus tendre duvet liquide, à l'abri des regards et de notre curiosité. Il y a des dates qui font office de faire-part. « Nous avons le bonheur de vous annoncer l'arrivée de Rose sur nos terres. » Nous aurions pu l'écrire dans nos annales, inscrire ce dimanche 8 mai jour d'exception : quelqu'un débarquait chez nous avec armes et bagages, la quantité de valises donnant un air définitif à l'arrivée de la jeune fille. Deux jours plus tard, nous aurions écrit et largué d'urgence un message dans une bouteille : « Vivons maintenant sur une éponge rabelaisienne » ou, en plus clair : « Sommes victimes de déluge sérieux » espérant qu'un pêcheur l'attrape. Il nous était tout de même resté assez de bon sens pour utiliser le téléphone jusqu'à ce qu'il cesse de fonctionner, ainsi que tous les ordinateurs de l'île et les génératrices. Même nos téléphones portables ne voulaient plus rien entendre.

2.

Les légendes qui ont forgé la pensée de notre humanité ont toutes, à un moment ou à un autre, raconté un déluge. J'en ai un jour conclu que, quelles que soient les révélations des gens de science, la parole des hommes valait son pesant d'or : il y avait bel et bien eu un long moment de l'Histoire qui s'était passé sous des trombes d'eau, mettant à rude épreuve le caractère des hommes qui ne connaissaient pas encore les moyens de se protéger de tant de pluie, les forçant à imaginer des vaisseaux, des plateformes élevées, d'interminable pilotis que l'on apprenait sans doute à contreventer pour ne pas voir ployer les bases du refuge. Il ne pouvait en être autrement, on ne peut pas considérer à la légère un consensus de toutes les mythologies, il avait donc plu

pendant d'innombrables jours, et Noé n'avait pas été le seul à construire son Arche.

Je n'aime pas que les eaux se déchaînent. L'eau a toujours été faite pour faire vivre la terre, et non pour l'emporter sans prendre le temps de regarder derrière. Je voyais maintenant la pluie comme une affreuse dame grise qui passait outre aux supplications des hommes, défigurait les paysages, brisait les routes et faisait s'écrouler les falaises. Comme la Mort sans visage drapée dans sa longue robe noire à capuchon, la Pluie marchait sur nos terres dans ses voiles de brume opaque aux travers desquels nous passions en courbant le dos, et elle se souciait bien peu de nos états d'âme.

3.

Nous sommes donc devenus insulaires sur une terre de moins en moins ferme. Le deuxième jour, un premier glissement de terrain avait emporté deux maisons.

Au milieu de nous, une jeune inconnue que nous devons protéger comme l'une des nôtres, sur qui il nous fallait veiller de la même manière que sur tous les chats et les chiens, les moutons, les dindes et les quelques cochons qui vivaient avec nous. Sans nous concerter – tout se fit en silence – nous avons décidé de prendre sous notre aile la mère et son petit. Bien petit, le petit, à peine pouvions-nous le deviner. Il y a de ces femmes qui, avant même d'offrir aux regards les rondeurs de leur ventre, adoptent une démarche signifiante, reins cambrés, épaules rejetées en arrière, tête haute et je ne sais quoi dans l'œil qui leur donne une allure de déesse. C'est Mélusine qui l'avait fait remarquer juste après que Rose se fut installée dans la maison de la pointe. « Cette petite porte un petit », avait-elle déclaré en aspirant par coups son thé à

l'orange qu'on appelait thé rouge en opposition au thé noir que tous, sauf elle, nous buvions de manière générale. Mélusine s'appelle Albanie, mais quelque chose en elle tient d'un curieux mélange fée-sorcière qui nous a fait, un matin qu'elle prédisait la météo, la baptiser du nom de Mélusine.

Nous avons aussitôt – moi, en tous les cas – porté sur Rose un regard bien différent du premier. Nous sommes-nous même demandé d'où elle venait ? Nous avons plutôt observé la façon dont elle ouvrait sereinement les portes et les fenêtres de la maison qu'elle allait occuper.

À notre grand étonnement, la maison n'avait pas été entièrement vidée, car dès l'ouverture des volets et des fenêtres, nous avons pu entendre s'égrener doucement des notes, celles d'un piano totalement désaccordé, joyeuses et trébuchantes, d'abord timides, puis de plus en plus joyeuses, se transformer en un tango plus ou moins dissonant selon les segments du clavier qui n'avaient pas tous souffert du mal avec la même virulence. C'est dire à quel point il y avait longtemps que la maison vivait seule puisque nous avons oublié l'existence du piano. Pourtant, ce piano-là, tout le monde l'avait bien ancré dans la mémoire.

4.

Après ce premier regard, Rose avait-elle pris conscience que nous l'observions ? Il semble bien que non et, si la matière ne réagit plus de la même façon lorsqu'elle passe une deuxième fois sous le microscope, il nous apparaissait que dans le cas de Rose, cela n'aurait pu s'appliquer. Elle n'offrait aucune résistance à nos regards.

Dès lors que Mélusine eut parlé, nous nous sommes mis à attendre le père de cette petite chose encore invisible à l'œil nu. Autant

Mélusine portait bien son nom même si ce n'était pas le sien, autant celui qui n'apparaissait pas encore suffisamment pour faire gonfler les jupes de sa maman ne méritait pas celui de zygote que je lui attribuai dès le premier soir. À la rigueur, il pourrait porter le surnom de Zig, mais pour un tout petit être qui se demandait s'il aurait ou non des branchies, encore entre le poisson et l'humain classé, cela n'allait pas. Le rapport que nous établissons entre les gens et le nom qu'ils portent m'a toujours intrigué, j'écrivais là-dessus pendant des heures tant la chose m'importe. Lorsque nos enfants naissent, nous disposons d'une courte liste, fine série de noms prêts à coiffer l'âme, la vie, le destin peut-être de celui qui va naître. Or, à chaque naissance, quelque chose cloche, c'est à la tête du client que le nom apparaît, finement extrait des franges de cette liste ; disons pour être clair que le premier nom choisi est rarement l'officiel. Les autres sont conservés et ils ont des raisons de l'être, ne fût-ce que pour le plaisir d'avoir eu à identifier l'enfant à l'avance, prévu le coup et imposé nos propres paramètres à l'inconnu. Même une mère qui a beau sentir frémir, flairer et enregistrer à chaque instant pendant des mois les manifestations de ce corps dans le sien, même elle se trompe un peu et se retrouve décalée d'un cran. C'est quand on l'aperçoit, nous toisant de son regard primal, cette chose de quelques kilos qui a toutes les qualités de l'être humain ayant accompli son premier bon coup, celui de prendre l'air sans l'aide de personne, c'est là et seulement là qu'on peut lui donner un nom. Nous ne prenons généralement pas le temps de nous demander si l'enfant aurait un jour envie d'en changer.

Ce zygote, je le verrais peut-être dans quelques mois puisque j'allais sans doute le mettre au monde – il n'y pas d'autre médecin ici – si Rose s'installait pour de bon. De zygote, il est devenu le petit Bateau, à cause de nos catastrophes auxquelles il participait sans le savoir (sa vie en serait-elle marquée sans qu'il s'en doute trop ?). M'échappant de-ci de-là, me surprenant à parler du petit

Bateau de Rose à Mélusine d'abord et ensuite à quelques autres, nous nous sommes tous mis à ce nom.

J'avais demandé à Rose, sans réfléchir, alors qu'elle nous donnait un coup de main pour écoper les caves de l'épicerie : « Il ira bien, tout de même, votre petit Bateau ? ». Elle m'avait lancé un regard amusé.

— Mon petit bateau ?

Je n'ai pas repris ma question, évitant de trahir Mélusine qui avait tout vu et tout compris. Je n'allais pas vendre la mèche au troisième jour et déclarer sans détour : « Oui, le petit que vous portez là ! »

Je n'aimais pas la voir travailler aussi fort, mais elle nous suivait, vaillante dans son ciré rouge.

L'eau envahissait nos caves, détruisait les routes, avait coupé nos derniers liens d'avec le reste du monde, la mer devant chez nous était tellement déchaînée que nous ne pouvions espérer le moindre secours par voie d'eau.

Juste avant que la génératrice nous abandonne (pourquoi à ce moment, précisément ?), j'ai dit :

— Nous vous appelons mademoiselle, est-ce bien correct ?

Je ne pensais pas à la présence d'un zygote peut-être illicite, je ne voulais surtout pas qu'elle croie que nous l'avions décortiquée de la tête à l'utérus.

— Il serait bien, repris-je, de vous appeler mademoiselle quelque chose.

M'empêtrant dans mes mots, je me mis à patauger dans les phrases jusqu'à ce que, de son sourire inclassable qui révélait deux incisives extraordinairement blanches et particulièrement carrées, légèrement écartées l'une de l'autre, tombent ces mots soufflés du fond d'un cœur que j'aimais déjà beaucoup :

— Ne vous en faites pas, je m'appelle Rose.

Non, je n'allais pas m'en faire, mais je veillerais avec un acharnement hors du commun sur mademoiselle Rose et son zygote. Mélusine avait damé le pion à un accoucheur de métier, elle avait remarqué la finesse de l'installation pourtant loin de l'évidence, elle avait senti la présence du petit. On pourra me dire que j'aurais pu être plus attentif, mais pourquoi l'aurais-je été ? Une jeune fille dont il me restait maintenant à découvrir l'âge débarquait sur nos terres qui, deux jours plus tard se transformaient en île secouée par la tempête et défigurée par les glissements de terrain, et j'aurais dû sentir à ses premiers gestes que je mettrais au monde d'ici quelque temps un rejeton né de ce corps tout fait d'élégance, de sourires paisibles et de regards clairs ?

« Je m'appelle Rose » et, aussitôt, les pompes s'étaient arrêtées, laissant planer un silence que nous comblions en écopant de plus belle. Les pompes avaient fourni autant qu'elles l'avaient pu mais, nous le savions, ne viendraient jamais à bout du déluge. Elle s'appelait Rose et travaillait dur à rejeter l'eau qui s'infiltrait de manière indécente. Elle s'appelait Rose et nous sommes restés tous les deux, les pieds dans l'eau et dans le noir des sous-sols de l'épicerie jusqu'à ce que je pense à allumer la lampe de secours que je portais au cou.

— Venez, c'est trop pour vous.

— Mais non.

Je n'allais pas dire : « Dans votre état, mademoiselle... »

— Il faut aller voir aux génératrices. Fichue pluie ! Je n'ai pas souvenir d'une pareille chose... Montez devant moi.

— On a les souvenirs qu'on veut, jusqu'à ce que les vrais nous sautent dessus, a-t-elle murmuré en se retournant. Et vous, vous vous appelez comment ?

J'ai voulu répondre, pensant au zygote et aux apparitions des nouveaux en ce monde : « Vous m'appelleriez comment ? », mais je me suis contenté de la vérité.

— Louis. Louis-Gabriel, mais on a laissé tomber le Gabriel.

Le pied de Rose est resté un instant suspendu avant de se poser sur la dernière marche.

— Vous êtes certain que tous les sacs de poste sont à l'abri ? a-t-elle demandé, la voix à peine voilée d'une légère inquiétude.

5.

Mélusine avait eu beau prédire un orage de classe, jamais nous n'aurions pu imaginer ce qui nous arrivait. Dès les premiers coups de vent, Rose avait refermé ses fenêtres, avec un sourire pour les enfants qui rentraient de l'école en courant, énervés comme s'ils avaient une meute de loups à leurs trousses. Ils savent dire, et mieux que quiconque, le temps qu'il fera. Rose était rentrée chez elle. Dieu que cette maison devait être vide ! Comment s'y installait-elle ? Cela ne nous regardait pas, mais je me posais tout de même la question. Un piano constitue-t-il à sa manière une sorte de mobilier ? Il s'est mis à venter d'abord, et ceux du bout de la pointe, Rose la première, ont été fouettés comme ce n'est pas permis. J'ai vu, de loin, Rose refermer les volets et s'assurer qu'ils tenaient bien. La sûreté de son geste me prouvait qu'elle n'était pas fille de la ville. Il lui faudrait des mois pour remettre cette maison en état.

Nous habitons une pointe, longue et large langue de terre qui s'avance dans le fleuve là où il prend son ampleur. Nous sommes de la terre ferme. Entre nous et la côte, s'ouvre une vaste baie que nous pouvons traverser à marée basse pour rejoindre le village à condition de nous chausser de hautes bottes et de ne pas craindre d'enfoncer jusqu'aux mollets dans la vase. Si on tourne les yeux vers la terre, le village est juste en face de nous au-delà

des eaux de la baie. Côté fleuve, on risque par beau temps d'apercevoir la côte Nord.

Il a venté jusque vers quatre heures et, lorsque la pluie s'est mise de la partie, tout s'est passé très vite. Le village a disparu sur notre gauche, la mer affolée sur la droite a attaqué la côte, rongé la falaise et provoqué le lendemain l'écroulement de la maison de Gaspard et celle de Josèphe, sa mère. Ils ont eu le temps de fuir, et les enfants aussi, pour aller se réfugier dans l'église. Tous ceux de la falaise ont fait de même, l'église s'est trouvée bien remplie, ce qui n'arrive plus que très rarement. Quand le premier poteau est tombé, les autres ont suivi comme des dominos, nous avons perdu le téléphone et l'électricité. Quel bateau, quel hélicoptère pouvait nous venir en aide ? Tant que les vents soufflaient avec cette force démente, rien ne serait possible. La pluie filait à l'horizontale, tourbillonnait dans tous les sens, frappait à l'avant comme à l'arrière des maisons, l'eau de la baie montait. Elle a finalement réussi à passer par-dessus la route, nous coupant pour de bon de notre propre continent : en à peine une heure, nous étions devenus insulaires.

Je me suis rendu moi aussi à l'église, histoire de voir si tous ceux dont les maisons bordaient le fleuve y étaient au sec. On peut difficilement imaginer comment avancer à travers ces coulées de vent sauvage sous une pluie aussi violente tant qu'on n'a pas eu à le faire. Ce devait être pire au large, déjà de marcher sur du solide rassurait un peu, mais à la terre, j'arrivais mal à faire confiance. Rose était chez elle, j'avais vu filtrer entre les volets la lueur jaune des bougies. Tout le monde était à l'abri sauf moi. Au fond de l'église, les mains croisées dans le dos, Gaspard pleurait sa maison et sa terre, et la femme de Gaspard, et Josèphe la mère de Gaspard, et leurs enfants et leurs petits-enfants pleuraient leurs maisons ancestrales perchées sur la falaise depuis deux cents ans. Tant de larmes faisaient aussi partie du déluge.

Les pompes faisaient de leur mieux, mais la moitié des génératrices avaient rendu l'âme, nous leur en avions trop demandé. Vérification faite, il était impossible de traverser la nouvelle rivière qui coupait la pointe de la terre et qui reliait maintenant la baie à la pleine mer. Chez nous, le fleuve a, depuis quelques dizaines de kilomètres en amont, de belles allures de mer.

6.

— Et la poste ? a demandé Rose.

— Elle est fermée, la poste.

Nous disions la poste, mais la vraie était de l'autre côté de la baie. Nous avons gardé la petite église, celle du temps où le village était sur la pointe, l'épicerie pour l'essentiel et un comptoir postal dans le salon des demoiselles Perron, privilège datant de l'époque où elles tenaient le magasin général.

— Vous attendez quelque chose ?

— Ce devrait être arrivé.

— Il faudra aller voir.

Nous étions assis, Rose et moi, dans ce qui avait été le salon de sa maison. J'étais venu poussé par l'inquiétude, n'aimant pas la savoir seule au milieu du déluge ; elle ne connaissait personne, et sa maison vide ne devait pas être de tout confort. Résistait-elle même à la pluie, dans quel état était le toit ? Mélusine m'avait murmuré : « Elle dort sur quoi, tu penses, par terre ? ». Mélusine est curieuse, je le suis tout autant, mais je jure que c'est d'abord l'inquiétude qui m'a fait m'arrêter chez Rose.

J'ai dû frapper longtemps avant qu'elle n'entende tant la pluie tapait fort.

— Oh ! c'est vous.

Tout simplement, comme si nous nous connaissions de longue date, elle m'a fait entrer et nous avons dû nous mettre à deux pour refermer la porte. Elle avait passé les deux derniers jours à nous aider autant qu'elle le pouvait, avait pris la relève des pompes, donné un coup de main à gauche et à droite, et cela nous la rendait familière. Sans poser de questions, elle attendait les consignes et travaillait sans dire un mot. Hier après-midi, elle avait demandé si les enfants réfugiés dans l'église auraient besoin qu'on leur raconte des histoires. Pendant trois heures, elle avait inventé pour eux des contes de désert et de chameaux « pour faire plus sec » avait-elle précisé en riant pour les petits, médusés.

Je n'avais pas revu la maison de l'intérieur depuis que la mère d'Adélie y était morte, trente ans auparavant. Tout y était resté agréable. Comment Rose avait-elle pu, en si peu de temps, faire de cette maison un endroit habitable ? Avait-elle pris dans ses bagages tout ce qu'il lui fallait pour rendre une maison jolie ? Dans le salon, juste au milieu, un matelas recouvert d'un couvre-pied de coton blanc tricoté en motif d'éventails, du travail de vieille dame. Le piano, sur lequel brûlaient plusieurs bougies, ne portait pas la moindre trace de poussière. D'énormes bouquets de tout ce qui fleurit chez nous à cette époque de l'année pendaient un peu partout, la tête en bas ; dans une plaque de fonte sur le plancher de pin, brûlaient des dizaines de cierges d'église, longs et fins, bien blancs.

— Vous n'avez tout de même pas apporté un matelas avec vous ?

— Bien sûr que oui, la maison est vide. Il faut bien que je couche sur quelque chose. J'en ai deux. Gonflables, a-t-elle ajouté en riant. Un dans la chambre et un ici.

— Et les fleurs, vous les aimez à l'envers ?

— Elles sécheront mieux, et puis, je n'ai pas de pots.

Aux fenêtres, je l'avais remarqué de l'extérieur, elle avait déjà accroché des rideaux. Blancs aussi, finement crochetés sans doute par les mêmes mains qui avaient tricoté le couvre-pied aux éventails. Rose était arrivée avec un trousseau.

— Je passerai à la poste. Je vérifie s'il y a une enveloppe pour vous ?

— Un colis.

Rose m'a offert à boire.

— Je n'ai que de l'eau et j'ai dû la laisser couler longtemps pour arriver à en avoir qui n'avait pas couleur de rouille.

— Vous savez que personne n'a habité ici depuis trente ans.

— Je le sais.

Je n'osai pas demander si elle l'avait achetée ou louée pour l'été. Pourtant, nous l'aurions su s'il y avait eu vente.

— C'est la maison de ma grand-mère.

Nous avons chez nous depuis cinq jours la petite-fille d'Adélie, et personne ne s'en était douté ! Il fallait bien avoir la tête au déluge pour ne pas avoir remarqué certaines ressemblances. Cette fois, Mélusine n'avait pas tout deviné.

7.

Je me sentais une âme de vigie. En sortant de chez Rose, fonçant vers chez moi dans les torrents qui devenaient notre ordinaire, je me suis arrêté chez les demoiselles Perron. Il n'était pas encore bien tard, même si le ciel noir nous donnait une impression de fin de journée permanente. Les vieilles demoiselles sirotaient leur thé au salon. Il y avait bien un colis, énorme boîte venue de Bordeaux. « Juste en face », me suis-je dit. Elles avaient eu tout le temps de trier le courrier arrivé avant que le déluge nous tombe sur la tête.

Cela ne prend pas des heures, il ne doit jamais y avoir plus d'une vingtaine d'enveloppes. Pourquoi n'avaient-elles pas signalé l'arrivée du colis ? Si tous les habitants de la pointe se serrent les coudes et entretiennent de bonnes relations, les demoiselles Perron font exception. Polies, elles le sont. Sous des allures de vieilles filles bien élevées, elles se mêlent de la vie des gens en ayant l'air de ne pas y toucher. Jamais verra-t-on l'une aller s'arrêter chez quelqu'un sans que l'autre soit là, et encore, on peut dire qu'elles ne vont nulle part. Elles vont faire leurs courses au village quand le fils de Gaspard a le temps de les y emmener, vont à l'église du village le dimanche, car il y a belle lurette qu'il ne se passe plus rien dans la petite église de la pointe, elle nous sert plutôt de lieu de rassemblement. Leur grande sortie annuelle, c'est lorsqu'elles viennent chez moi. Je les soigne depuis toujours, et même pour l'examen médical, elles arrivent bras dessus bras dessous, droites comme des pics et sans le moindre sourire.

J'ai pris le colis de Rose.

— Mais ça n'est pas à vous ! Elle viendra le chercher elle-même.

— C'est trop lourd pour elle, je m'en charge.

— Vous faites comme vous voulez, mais ce n'est pas ainsi que les choses se font, vous le savez bien, docteur.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on se retrouve en plein déluge. Vous n'auriez pas un plastique, un grand sac ?

Elles ont fait semblant de chercher de quoi protéger le colis, l'air pincé, ont fini par trouver sous ce qui leur sert de comptoir, comme si elles avaient oublié qu'elles gardaient là des sacs de toutes les tailles.

Je n'avais plus le courage de lutter contre des murs de vent. Demain, j'irais porter le colis chez Rose Leifs. J'apprenais bien tard le nom de celui qui nous avait pris Adélie. Si les sœurs Perron n'avaient pas bronché, c'est que personne ici n'en savait rien non plus.

Estampillé à Bordeaux. Expéditeur : Gabriel Naguerre, 33950 Cap-Ferret, France. Lourd, le colis, très lourd, étaient-ce des livres pour Rose ? Ce Naguerre, c'était le père du petit ? Sur le flanc du colis, collée après coup sur l'emballage, un oubli récupéré de justesse avant la traversée, une enveloppe abîmée par la pluie malgré le soin que l'on avait mis à la protéger. Approchant la lampe à pétrole, j'ai vu qu'elle se décollait presque, déchirée sur le côté. Je pouvais bien poursuivre ce que le transport avait commencé. Cela ne me ressemblait aucunement, ce devait être un effet du déluge. Gabriel Naguerre écrivait à Rose Leifs :

Encore un mot pour toi, Rose, juste avant de faire partir ma somme. Définir ce qui constitue le secret me prendrait des heures de réflexion rigoureuse, mais je me contenterai de l'appeler le « trop lourd ». Il m'a fallu l'océan, plus énorme que tous les mensonges de la terre réunis, le grondement de l'Atlantique en pleine nuit, une mer noire rugissant devant moi, pour évaluer la densité de notre histoire et, tout à coup, sentir se déchirer une membrane, un voile.

Partager avec l'océan une émotion aussi intense m'emportait le cœur, c'était une intimité dont j'avais grand besoin, une respiration commune, des jalons, des repères autour desquels les mots n'avaient plus besoin d'exister, un choc indéfinissable, l'impression d'être au bord de la fin du monde, le cœur absolument broyé. Tu me manques. J'ai eu envie de musique par-delà le vacarme des vagues échevelées.

J'ai quitté des yeux l'infini mouvement de l'eau, j'ai aperçu la lune, une demie seulement, ronde comme tu le seras bientôt, ma Rose. Elle s'effaçait dans la fumée des nuages qui volaient à toute allure, réapparaissait aussitôt. Il y a des images qui s'impriment et qui restent.

Le secret demeurera enfermé dans une gangue de mots déposés sur papier. Tu liras quand tu le voudras bien. Cela me suffira, je n'aurai plus le cœur prisonnier d'une histoire, il s'en portera mieux.

Avant de tourner le dos à la mer, j'ai pensé à toi doucement. Je voudrais que tu sois au bord de ton presque Atlantique, toi sur ta pointe, moi sur la mienne, que nous nous tenions bien droit tous les deux de chaque côté de l'eau sans nous voir ni nous entendre, à nous renvoyer les vagues comme dans un jeu de ballon.

J'ai souhaité que tu sois allée te promener au bord de la mer au même moment que moi et que nous levions tous deux les yeux vers une même lune.

Il y a dix ans, il te manquait deux dents. Vingt et un ans aujourd'hui, ma grande Rose, et plus belle que jamais, je n'en doute pas un instant. Cette histoire de dents, personne ne peut savoir à quel point il était difficile d'en rire. Pourtant, je crois qu'il n'y avait pas d'autre solution, et nous y arrivions avec beaucoup d'élégance.

Mille baisers pour toi, bon anniversaire, ce qu'il y a à dire est dans la boîte qui, je l'espère, sera arrivée en bon état. Il te restera à me dire un jour ce qui s'était passé le jour du vélo.

Le colis contenait des rames de papier qui m'étaient interdites, un secret que Rose aurait tout le loisir de découvrir, elle en aurait le temps, il allait pleuvoir encore des jours. J'ai replacé les feuillets dans l'enveloppe, l'ai recollée à peu près comme elle était. Un peu plus abîmée, l'enveloppe, ou un peu moins, qui saurait le dire à part les sœurs Perron qui avaient eu tout le temps de contempler le colis, à moins qu'elles n'aient déjà ouvert l'enveloppe.

— Vous aviez raison, c'était trop lourd pour moi.

Rose souriait, ravie.

— Vous n'auriez pas dû, docteur. Vous n'arrêtez pas de vous promener alors que vous devriez faire comme tout le monde, rester chez vous et attendre la fin.

— Je veille. Et je m'y suis habitué, au déluge. Je compte une grosse demi-heure pour venir chez vous, c'est tout. Par beau temps, nous mettons quoi, dix minutes ? J'ai tout mon temps.

« Tout mon temps pour vous observer, prendre soin de vous et de votre petit Bateau. »

— Il s'en est tout de même bien sorti, le colis.

— Il pleuvait encore déceimment quand il est arrivé.

Un silence pendant lequel j'observait le piano qu'on aurait dit remis à neuf, les touches brillaient et le bois avait été ciré. Sur le mur du fond, entre les grandes fenêtres qui donnent sur la baie, des photos ou des cartes postales, je ne faisais pas la différence, y voyant aussi mal de près que de loin.

— Vous me direz si vous avez besoin de quelque chose... Après la pluie, s'entend. Je vous emmènerai au village. Vous avez ce qu'il faut pour manger ?

— J'ai tout, docteur, ne vous en faites pas.

Rose semblait n'avoir besoin de rien. Elle resplendissait dans la lumière ambrée des bougies. Ses longues boucles un peu folles ramenées sur la nuque ne voulaient pas se laisser mâter et lui faisaient une auréole noire et brillante.

— Je ne m'en fais pas. Je tiens à ce que vous soyez bien, malgré la pluie.

— J'ai beaucoup à faire, ne serait-ce que de lire tout ça.

— Ce sont vos livres ?

— Et il faut que j'accorde le piano !

Elle avait évité la question avec un sourire un peu las. Elle venait d'avoir vingt-et-un ans, je le savais. Il n'y avait pas de livres dans le colis, je le savais aussi. Elle accordait les pianos.



ANDREA MOORHEAD

Poèmes

cartographies

des énigmes, des disparitions
la propriété vendue, la péninsule effacée,
tous les chemins ne mènent plus au fleuve
il y a des passages tordus, élevés, même
des sections souterraines où les étoiles
sont inconnues, des points de lumière imaginés
des repères qui disparaissent
quand nous nous promenons le soir
trop près des récifs proches du littoral.

récifs

des paysages enfoncés dans l'écorce
de la mémoire, organe palpitant ou
gelé, givré, gercé par la révélation
d'une autre couche de faits,
d'autres photos dans lesquelles
tes yeux n'ont plus de regard,
qu'est-ce qui se passe ?
les champs de neige sont ouverts
l'enfance comme un vent médiocre
des paysages enfoncés dans les veines
des souvenirs, zone grise de la parole
où tout devient possible, modification
de l'instant dès que l'oreille aura appris
que la voix appartient à la surface du vent
à l'aperçu du désastre répété chaque fois
que nous voulions nous avancer d'un pas
vers la muraille étincelante
entre les récifs et l'oscillation lente
des requins, des dauphins, des soleils
éteints.

périphériques

boule noire au centre
des bâtiments délabrés
fragment d'un complot,
jardin électrique, peu solide,
le cerveau y est brûlé
l'atmosphère instable,
au-dehors les gens continuent
malgré le risque d'orages
et l'instabilité de la structure.

géocide

on a fait des incisions dans la terre
laissé des cristaux à brûler
sur cette peau noire et grise
substance des mages abandonnés
des fragments historiques
petites pages incendiées
malcomprises, traitées en ennemie
telle la première floraison
du continent mauve
qui a précédé l'Atlantique
et toute cette idée des volcans
au profil androgyne.

brûlures

tu as cautérisé la neige
tu t'es assuré que son passage
serait inaperçu, au niveau de la mémoire
des fibres trop douces, un bras aux cicatrices
blêmes, un instant d'inattention
les arbres trop épais autour du corps
la brûlure qu'on a remarquée
ne vient que d'une nuit ouverte
sorte de bouche blanche
accumulation de sons inutiles.

incantation

il faut pleurer un peu
avant de faire soir
avant de passer à côté des cygnes
loin des lacs de ce pays,
des côtes connues
des paysages tranquilles où règne la marguerite
sauvagement placée autour des ruines,
la grange est calme aujourd'hui
mes mains à terre pour y planter
tant de souvenirs écoulés,
tant de fragments ramassés par un soir
inégal à cette horreur de disparaître,
à ce clos sévère, gris et puissant.
la lune n'y entre plus
le soleil ne jette aucune ombre
sur ce toit fabriqué il y a cent ans
comme un miracle
de cèdre
odorant et parfumé

car on ne fait pas
des toits de pruche, son bois est trop
rebelle, il casse facilement, résiste
et tressaille, mène à l'instabilité
des doigts, aux accidents, aux poudres noires.
mais tout est autre ici,
le soir rendu violet,
les mains calmes, le toit
encore surface des hirondelles.

au séminaire

un érable dans la cour principale
donne de l'ombre aux souvenirs
on cherche ici une clef,
un signe, une substance miraculeuse,
un paysage intime qui livrera,
détruira l'ordre établi,
pierre sur pierre le clos est grand
l'espace ne contient que des rêves
d'enfant, des gestes d'adolescent,
des trous, des fissures, des peut-être,
abîmes dessinés trop rapidement
signes d'un autre chemin
qu'on aurait pu emprunter
en longeant la côte surprise,
la falaise marquée à l'invisible,
visage étroit
qui ne parle guère,
les yeux toujours partie
du paysage cherché.

suicides

dure, difficile, obstinée
la racine de la jeunesse
chicane, brode, pousse
dans l'ombre du grand pommier
elle se fait rouge et orange
toute blanche et terne
elle échappe à l'orage
en laissant pénétrer
les clous de pluie
les coups de l'atmosphère
mise en boule
les dernières lueurs de la tornade
quand le jour s'est tourné
à la destruction, au silence,
à l'ambiguïté.

Œdipe

blanche, grise
maculée la peau continue
à vibrer sous l'éclat
des étoiles,
transformation rêvée
d'un enfant perdu
qui cherche encore
sans le trouver
le moment de naître
de se perdre dans l'univers,
d'être mère, encore père,
ambiguïté.

GILBERT CHOQUETTE

DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Une épreuve d'architecture

ou Quand l'amour marque ses distances

TOUJOURS J'AI EU DES PASSIONS IMPOSSIBLES. Enfant, même maman me lassait d'être toujours si tendrement *là*. Comme je l'aimais davantage lorsqu'elle s'absentait en ville pour une après-midi ou bien, avec mon père, pour une échappée sportive d'une semaine, comme ils en avaient l'habitude, partant l'hiver pour les neiges du Vermont, leurs skis accrochés à la voiture et nous plantant là tout seuls nous les deux jumeaux, mon frère Bob la larme à l'œil et vite consolé par Estelle, gardienne retenue depuis un mois, tandis que moi je traînais ma sage et mélancolique misère comme un vieux train de bois chargé de douces nostalgies à travers les pièces de l'appartement. À peine si je comptais les jours. Vus de loin, volatilisés dans la nature, mes parents devenaient tellement magiques. Vus de près ils n'étaient que cela, eux-mêmes, des parents ; ce qu'ils avaient à offrir je le connaissais, tandis qu'à distance, je pouvais les parer de toutes les insondables supériorités qu'il me souriait sur les parents par trop vigilants de mes gamins d'amis qui ne méritaient pas tant d'attention. Les miens, je les aimais davantage de se faire de temps en temps inatteignables, invérifiables, imaginaires.

Récit extrait d'un recueil de nouvelles à paraître prochainement sous le titre : *Contes de la voix mauve*.

Lorsque beaucoup plus tard, c'était hier, vint le temps des vastes études et des amours décevantes de promiscuité, je commençai à me remémorer ces souvenirs furtifs qui, en prenant du champ, prenaient aussi de la hauteur, comme si l'éloignement dans le temps leur eût encore ajouté quelque chose. Et je doutais s'il me serait donné de bien vivre au présent et si l'amour cesserait jamais de me marquer ses distances... Mon impression la plus forte de ces années, je l'ai ressentie au premier jour de rentrée universitaire. Après bien des perplexités, j'avais opté pour l'architecture qui me semblait combler toutes mes aspirations, celles qui me tiraient vers le haut comme celles qui m'attachaient à la terre. Aussi ce ne fut pas sans étonnement que je fus témoin de la petite scène suivante. Étant monté sur l'estrade, ayant déballé un monceau de notes de sa serviette, le professeur, au lieu d'entreprendre quelque lecture fastidieuse d'une voix monocorde ou de se jeter tout vif dans l'arène aux soixante fauves que nous formions, le professeur, dis-je, promena un regard sur l'assemblée, mais un regard d'une longueur telle qu'on eût dit qu'il s'évertuait à établir un contact intime avec chacun d'entre nous. Puis il dit en s'inclinant vers le groupe presque au point d'y tomber :

— Puisque vous avez choisi d'étudier l'architecture, vous devez bien savoir pourquoi. Alors, dites-moi, avant toute réflexion et très spontanément, qu'est-ce pour vous que l'architecture ?

Un silence s'établit durant lequel on sentit le mouvement des cœurs s'accélérer de trois battements à la minute bien qu'à vrai dire ce moment de suspens ne se prolongea guère que le temps pour une voix à peine murmurée de se faire entendre dans l'amphithéâtre. Cette voix venait de la gauche, tout en bas, près du pied de la tribune ; c'était celle d'une jeune fille et je dus tendre l'oreille pour deviner sa réponse à la question posée :

— C'est un art mais je dirais un art qui a une autre fin que lui-même.

— Vraiment ? dit le professeur en jouant tant soit peu la comédie. Vous croyez que les autres arts n'ont d'autre fin qu'eux-mêmes ?

— Ils servent à élever l'esprit individuel mais n'ont pas de fonction sociale, repartit la voix, une voix qui, elle, ne devait guère s'élever souvent car il s'en dégageait un ton soyeux de confiance qui m'alla droit à l'âme.

Je me redressai sur mon siège, m'efforçant en vain d'apercevoir le visage qu'une chevelure blonde et libre m'occultait complètement. Seul l'unique frémissement de cette chevelure parmi la fixité des têtes pouvait m'indiquer l'origine de la voix.

— Si les arts servent à élever l'esprit individuel, dit le professeur, toute la société est virtuellement visée, et vous voyez bien qu'ils ne sont pas inutiles à la communauté, à moins évidemment de chavirer dans « l'art pour l'art », ce qui ne signifie plus rien aujourd'hui.

— Et pourtant la demoiselle a raison. La sculpture, par exemple, vise à la pure expression, à la pure beauté, tandis que l'architecture est par surcroît un moyen pour atteindre une autre fin, utilitaire celle-là.

Soudain – trop tard ! – je me suis rendu compte que c'est moi qui avais parlé. Trop tard ? Pourquoi ? Parce que je m'étais juré avant d'entreprendre ces longues études de n'occuper que ma place, de ne pas répondre sans qu'on m'eût adressé la parole, et voilà qu'à la première occasion ma spontanéité me trahissait, ou bien n'était-ce pas mon besoin d'être remarqué pour compenser quelque sentiment d'infériorité ? Cependant le professeur Lamy y allait de son petit commentaire mais je n'écoutais plus rien, captif que j'étais du regard que, faisant voler ses flottants cheveux, l'étudiante m'adressait maintenant avec une curiosité que je présumais reconnaissante de m'être porté à sa défense. Deux fois elle se retourna et ses traits, d'une finesse rare, bien que d'une beauté incomplète – manquait l'épanouissement – se gravaient dans mon esprit comme

une esquisse à l'encre de quelque maître classique enamouré de son modèle.

Toute l'année qui suivit, par une sorte de gêne réciproque, nous nous évitâmes sans jamais nous perdre de vue. Bien que je fusse tenté de lui adresser la parole, de lui dire mon amitié, voire mon estime car ses talents m'impressionnaient, un signe de tête, un faible sourire, voilà tout ce que nous échangeions quand par hasard nous nous croisions dans un corridor ou qu'à la cafétéria le hasard nous voulait assis à des tables voisines. Mais plus je l'observais de loin, souvent à la dérobée, plus elle m'entraînait dans le cœur, par je ne sais quel chemin secret. Une fois nous nous trouvâmes côte à côte en classe – c'était une petite salle vivement éclairée où une douzaine d'étudiants seulement avaient pu prendre place en raison des travaux pratiques dont le cours était composé. Derrière sa table à dessin, chacun travaillait avec le plus grand sérieux en suivant les indications du maître. Jusqu'au moment où le hasard voulut que la mine de mon crayon se brisât, j'avais feint de ne pas remarquer la présence à mon côté de Laurette Ancelet – j'avais depuis longtemps appris son nom. Ce qui aurait pu m'embarrasser, je le perçus d'instinct comme une chance. J'avais bien deux stylos de rechange, sans parler de mon taille-crayon, mais je me tournai tout spontanément vers ma voisine avec l'air désespéré qui convenait :

— Me voilà bien mal pris, lui soufflais-je en indiquant du doigt la pointe de mon crayon.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai tout ce qu'il faut, dit-elle avec un empressement qui me frappa et me ravit. Mais surtout me frappa le vouvoiement si rare entre étudiants. J'en conclus que, sans qu'elle s'en doutât peut-être, je ne lui étais pas indifférent.

Après avoir fouillé dans sa mallette, elle me tendit un crayon bien affûté tout identique au mien.

— Je vous le revaudrai, la remerciai-je, mon cœur battant plus que de raison.

De ce jour-là, tout devint naturel entre nous. L'inclination que j'avais à distance conçue pour sa personne dès la séance de rentrée et qui n'avait fait que s'intensifier en moi à mesure que la barrière du silence semblait se dresser et s'éterniser entre nous, cette inclination pouvait enfin se donner libre cours, avec les risques du métier d'amoureux.

Nous nous fixions de brefs rendez-vous dans les limites du campus universitaire. C'était charmant. Laurette avait, me semblait-il, tout ce que je pouvais désirer chez une très jeune femme : la jolie, la vivacité d'esprit, le cœur, et sa mise était toujours soignée – elle ne portait ni jeans ni pantalon. Mais surtout elle avait la grâce du verbe et du geste, chose rare dans ce milieu étudiant où nous naviguions, et je ne pouvais faire que tenter de me hisser à son niveau si j'entendais la séduire si peu que ce fût et si tant est qu'il me le dit. Après quelques sorties au cinéma, comme je demeurais encore chez mes parents à l'époque, c'est chez elle qu'il restait à nous rencontrer dans l'intimité.

— Oseriez-vous m'inviter chez vous ? lui dis-je un jour en riant à demi. Chez moi, vous le savez, c'est impossible.

— Et pourquoi n'oserais-je pas ? repartit-elle sur un même ton blagueur. Mais tant qu'à vous inviter chez moi, dites-moi donc, cher ami, le jour, l'heure, la minute précise qui vous conviendraient le mieux ? C'est bien le moins que vous fassiez votre petite part.

— Eh bien ! un soir, n'importe quel soir, demain par exemple. Le jeudi est un jour faste, ne trouvez-vous pas ?

Elle ne répondit pas tout de suite, comme si elle réfléchissait. Nous étions debout sur l'escalier de pierre qui monte au portail de la faculté – d'autres disaient l'École. On était début mai, les bourgeons éclataient d'un vert que ternissait à peine le soleil estompé d'une pluie lointaine.

— Eh bien ! oui, pourquoi faire semblant ? fit-elle enfin. Pourquoi jouer à la belle enjôleuse prête à toutes les hésitations, à tous

les faux-semblants, pour mieux se faire désirer ? Je suis infiniment libre demain soir.

Nous convînmes de l'heure et je pris son adresse.

Le lendemain soir sur les huit heures et demie, je sonnais un peu intimidé chez ma belle enjôleuse, comme elle avait refusé de se désigner. De l'entrée de son immeuble, je montai jusqu'au premier étage et tout de suite la porte s'ouvrit. Sans parler, Laurette m'adressait un gracieux sourire que je lui rendis tandis que, se retournant, elle me précédait de deux pas dans un studio assez exigu et encombré en conséquence. Mais ce que je remarquai tout d'abord fut un joli bouquet aux fleurs vivement colorées dans un vase en verre taillé placé sur le guéridon faisant face à la fenêtre. Je m'en approchai pour en humer l'arôme, croyant que ce geste était de nature à m'attirer la sympathique approbation de mon hôtesse.

— Vous les trouvez jolies ? J'en ai toujours sous les yeux, j'adore la couleur des corolles, celles de toutes les espèce, leur couleur plus encore que leur odeur. Allons, asseyons-nous.

Dans un mouvement dégagé, elle prit place sur un divan qui devait lui servir de lit et où je n'osai la suivre... tout de suite. Je me contentai d'un fauteuil d'osier qui, après avoir grincé sous mon poids, me plaçait face à un téléviseur portatif posé sur le coin d'une grande et solide table de travail en bois blanc. J'imaginai Laurette chaque soir minutieusement penchée sur ses exercices imposés. Est-il rien de si aimable qu'une grande écolière qui planche en pinçant les lèvres ou en allongeant la langue sur quelque corvée matérielle de vaste ambition ?

Cependant nous nous taisions et rien ne semblait vouloir mettre un terme à ce mutisme.

— On est bien ici, dis-je enfin usant d'une imagination prodigieuse. C'est grâce à vous et à vos fleurs, ajoutai-je avec empressement. Mais peut-être aurais-je dû m'asseoir tout de suite près

de vous, nous sommes d'anciens amis maintenant même si ce n'est pas tous les soirs que nous veillons ensemble.

Ce disant, je me déplaçai vers le divan où je m'enfonçai à distance respectueuse de Laurette. Je me rendis compte à cet instant que, loin d'être spontané, je ne faisais jamais rien de naturel, ou de prétendu tel, sans m'être d'abord interrogé sur la réaction de mon interlocuteur, ou sur son espérance. Ou plutôt que je suivais le fruit de mon impulsion tout en sachant fort bien la limite à ne pas dépasser, n'importe mon envie ou mon impatience profonde. Ma compagne, elle, ne paraissait pas du tout se soucier de ce que j'attendais d'elle. Elle se taisait toujours tandis que je noyais le malaise de notre silence du côté de la fenêtre déjà noire de nuit sur laquelle les corolles dessinaient leur arc-en-ciel de teintes allègres. Quoique j'aimasse cette brève distance entre Laurette et moi, craignant que mon goût pour ses fleurs pût être jugé cavalier en un moment si propice aux épanchements, je me rapprochai, mais sans désir profond, de celle qui était là tout près de moi et de mon cœur, ne demandant sans doute qu'à être câlinée gentiment. Mais non : comme j'allais encadrer de mon bras ses épaules découvertes, Laurette secoua la nuque comme un chien qui s'ébroue.

— Vous ne savez pas y faire, Monsieur, dit-elle soudain en regardant droit devant elle. Dois-je vous apprendre ? Ou plutôt voyons un peu ce que la télévision a à nous dire.

Se levant prestement, elle alla appuyer sur le bouton, évoquant soudain les silhouettes de la machine infernale.

— Oui, je sais que vous n'aimez pas la télévision, que vous ne la regardez jamais, dit-elle mais que voulez-vous que nous fassions ? Passer la soirée à nous regarder en chiens de faïence ? Oh ! c'est justement le soir de *Carrefour des arts*, une émission qui m'amuse assez. Tenez, voilà Daphné Dessauls en train d'interviewer un barbu. Écoutons plutôt.

Mais je n'écoutais rien. Le barbu parlait de je ne sais quel roman dont il était l'auteur et moi je n'avais d'yeux que pour Daphné Dessaulles comme j'en aurais eu pour une apparition, ce regard étrange aux éclats que ne suffisait pas à contenir un large cerne au rimmel, ce parfait ovale du menton qu'animaient des lèvres arquées, bien en chair, ce galbe du cou que dégageait mal une chevelure aux onctueux reflets châains. Et surtout j'étais amoureux fou de cette expression attentive, même si je craignais qu'elle ne fût jouée comme tout ce qu'on voit à la télé. Et sa voix maintenant, une voix profonde, rauque aussi, mais à peine, j'allais dire une voix au timbre *mauve*, car Daphné était une de ces jeunes femmes à qui la gravité, attribut de l'âge mûr, avait été donnée par anticipation à cause de rêves lointains sans doute, lointains comme les horizons qui habitaient ses yeux. J'étais pris aux tripes. Jamais je n'avais rencontré femme aussi femme même si ce n'était après tout qu'une jeune fille à peine plus âgée que Laurette malgré toute cette gravité que je lui prêtais. Enfin je sentais, pour la première fois depuis ce premier cours d'architecture, ce que c'est que d'être amoureux d'une créature qui nous échappe car je n'avais pas oublié mes premiers émois pour Laurette, d'abord tout juste entr'aperçue parmi une forêt de têtes figées, puis ce trouble qui me la faisait suivre à la trace dans les couloirs de la faculté.

— Elle est bien, n'est-ce pas ? fit Laurette distraitement.

— En effet, elle est très bien, répondis-je d'une voix sourde sans quitter l'écran des yeux, très très bien, et c'est le moins qu'on puisse dire. Comment daigne-t-elle inviter pareil hurluberlu et feindre par ses questions de lui montrer de la considération ?

— Oh ! ce n'est sûrement pas elle qui fait les invitations, c'est le recherchiste de l'émission, sinon le réalisateur lui-même.

— Vous avez raison, ce ne pourrait pas être elle, elle est trop raffinée pour trouver de l'intérêt au baratin de ce farceur. Regardez-moi plutôt la longueur de ces mains, la finesse de ces poignets,

ce sourire à faire croire qu'il est authentique, ce qu'il est sans aucun doute. Et s'il ne l'est pas, en plus d'être belle, c'est qu'elle est une grande actrice, une grande artiste. Et l'on sait que les vrais artistes ne savent pas mentir. Ils sont ce qu'ils sont, eux-mêmes, c'est-à-dire vrais.

Pause.

— Vous vous emballez un peu, je crois, dit ma compagne, son visage n'est pas parfait, ses yeux ne sont pas exactement égaux.

À mon tour de me taire : je sentais que nous n'étions pas sur la même longueur d'ondes. À quoi bon ? Et puis soudain, me ressaisissant :

— Assurément, elle ne tient pas la comparaison avec vous, Laurette. Dis-moi : tu permets que je te tutoies ?

— Pourquoi pas ? J'en ferais bien autant... si tu veux ?

Et elle tourna vers moi un visage si charmant que je m'en voulus d'avoir pu lui laisser croire un instant qu'elle ne valait pas Daphné Dessales.

— Si je veux ? Je ne demande que ça, ma Laurette... ou ne dirais-je pas plutôt, ma Laurette chérie ?

J'étais si content d'avoir osé ce qui lui ferait plaisir que je m'approchai de sa joue pour y déposer un frêle baiser.

— Tu es adorable, lui dis-je. Tiens, je vais te faire une proposition honnête. Quand nous serons promus tous les deux architectes en titre, que dirais-tu si nous ouvrions un cabinet ensemble ? Moi, ça me plairait davantage que d'entrer dans une boîte comme le petit dernier à qui l'on confie le tout courant, les tâches médiocres, quoi.

— Oui, je veux bien, mais où trouverons-nous les clients ?

— J'ai un oncle qui est entrepreneur en construction. Il m'a assuré qu'il me pistonnerait auprès de tous ses clients.

— Dans ce cas, je veux bien mais ce ne sera pas avant deux ans.

— Deux ans, qu'est-ce que c'est. *Gaudeamus igitur juvenes dum sumus.*

— Qu'est-ce que c'est que ce latin ?

— Du latin justement, c'est tout ce que j'en sais. *Réjouissons-nous tandis que nous sommes encore jeunes*. C'est, paraît-il, un vieux chant étudiant des universités allemandes. Je crois même que Brahms en a utilisé l'air pour son *Ouverture pour une fête académique*.

— Vrai ? Tu es savant, Laurent. Va, tiens, je t'aime bien, toi.

Le programme s'achevant, elle alla éteindre la TV et, revenant vers moi, elle appliqua ses lèvres sur les miennes avec une simplicité et une intensité dont je ne l'aurais pas crue capable.



Deux ans passèrent. Malgré toute mon ardeur à l'étude, à ce travail d'apprenti architecte que je prenais à cœur au point d'y consacrer bien des soirées enfermée dans ma chambre, penché sous ma lampe halogène, je trouvais toujours le temps, les jeudis, de descendre au salon pour, à neuf heures précises, allumer la télévision. Là, une volupté divine s'emparait de moi pour ne pas me quitter d'une grande heure. Je buvais littéralement à la source de toute beauté dès qu'apparaissait sur l'écran magique le visage, le cou et bien souvent les épaules, les bras, les mains, les doigts de mon enchantresse. J'ai parlé de volupté divine, mais aussi bien comment ne pas croire en Dieu devant la grâce en personne ? C'était mon secret le plus profond, le plus pur aussi, tandis que je réservais mes caresses à Laurette, celle même qui avait, sans le chercher, fait entrer dans mon univers le plus intime cette créature miraculeuse, assurément unique. Et en effet si épris que je fusse de ma « collègue étudiante », comme nous disions entre nous pour nous moquer de nous-mêmes en attendant de pouvoir nous lancer ensemble dans la profession, jamais je n'aurais osé confier à Laurette le bonheur éthéré que me donnait cette heure que je passais au

Carrefour des arts en tête à tête avec Daphné Dessaulles, je dis en tête à tête car je comptais pour rien les falots personnages invités qui s'employaient sans succès à perturber de leur imbécile vanité le mystère de ce moment privilégié en compagnie d'une créature à la lettre inatteignable – donc invincible pour moi au jeu de l'amour.

La vérité est qu'il n'y avait rien de commun entre les deux attirances que je vivais, celle qui m'attachait à Laurette et celle qui me rivait à Daphné, soit la terre et le ciel comme l'architecture elle-même, c'est pourquoi elles étaient simultanément possibles. L'une était de l'ordre de l'acquis, l'autre était de l'ordre de l'impossible. N'existait-il donc pas de moyen terme entre ces deux extrêmes de la passion dont la seconde, paradoxalement, me paraissait l'emporter dans l'ordre du réel. Un événement survint qui me fit croire qu'un moyen terme pourrait n'être pas de l'ordre du rêve.

Nous apprîmes la mort à Kébek d'un cousin germain de mon très cher père. Ce dernier devant en tant qu'avocat, le jour prévu pour les obsèques, plaider une cause en appel, je fus chargé de représenter là-bas le clan de Montréal. Précisons qu'on parlait volontiers dans la famille du clan des Gaudreau de Kébek et de celui des Gaudreau de Montréal, chacun des deux se targuant, non sans une sourde émulation entre succès et mécomptes des uns et des autres, d'une plus authentique fidélité à l'esprit Gaudreau originel – esprit de démesure qui n'était peut-être bien qu'un mythe à l'usage de la famille mais dont j'inclinai à me croire le dépositaire privilégié avec ma prédilection pour les bonheurs inaccessibles. Reste que l'occasion ne m'avait été donnée que très sporadiquement de me trouver en présence de ces mystérieux doubles kébékois, assez souvent toutefois pour que j'eusse conservé de mon adolescence un souvenir particulièrement charmé de ma cousine Juliane entrevue, entre autres occasions, lors d'une fête de Noël servant de cadre aux fiançailles de Marie-Ève, sa

grande sœur. Depuis ce temps m'était restée dans la pensée la façon dont Juliane avait tenu à retirer pour moi de dessous le sapin magique une boîte enrubannée contenant un portefeuille tout à fait digne d'un « grand » et qui lui avait valu de ma part un tendre baiser sur la joue, un baiser prolongé à l'excès au gré de nos parents respectifs toujours à l'affût de quelque élan par trop « gaudreauesquement » immodéré. Depuis ce jour il n'était pas d'évocation des Gaudreau de Kébec sans qu'on me taquine sur mon présumé faible pour une Juliane hors de toute atteinte.

L'enterrement de mon infortuné cousin, conseiller municipal en exercice, se déroula dans les formes les plus solennelles avec, après l'ample cérémonie à l'église et au cimetière, le traditionnel goûter où, revenu des grandes émotions, un ton plus détendu se fit jour. Tout naturellement je me rapprochai de Juliane qui avait non seulement embelli mais dont l'esprit me parut avoir gagné une maturité bien au-delà de mon attente. La prenant à part, et sans m'avancer au-delà de ce que la circonstance rendait convenable, je lui rappelai avec une touche de nostalgie ce baiser prolongé de nos quinze ans et ne lui cachai pas comme il me plairait de la revoir sérieusement à Montréal ou à Kébec. À son tour elle ne me déguisa pas qu'il lui serait pour un certain temps difficile de quitter sa ville natale, aujourd'hui que la disparition de son père lui commandait, en qualité de dernière des trois filles à vivre à la maison, d'être attentive et présente à sa mère dans son nouvel état de veuve bien éplorée.

— Soit ! lui répondis-je, mais serais-tu d'accord pour que nous correspondions ? Cela n'engage à rien et il me serait très doux d'entendre ta voix, fût-elle lointaine, fût-ce le filet de voix que dispense l'écrit. Nous avons tant de choses inconnues à partager de part et d'autre. Je ne sais rien de toi, tu ne sais rien de moi et nous sommes cousins et nous avons le même âge.

— Je veux bien, Laurent, mais sans m'engager d'avance dans une correspondance soutenue. Tout dépendra de toi, de ce que tu auras à me dire. Et surtout sincérité et franchise en tout, je l'exige.

— Bien sûr, Juliane... Comment en douterais-tu ?

Et j'enveloppai ce demi-mensonge du regard qu'on réserve à une petite sœur. Car, certes, je n'aurais pu tout lui dire de mes autres amours sans la décourager quant à la rectitude de mes intentions.

De retour dans la métropole, cinq jours ne s'écoulèrent pas sans que je ne me rende à ma promesse d'écrire le premier, sans pour autant en faire mystère à ma Laurette car je n'imaginai pas qu'une parente éloignée, même charmante, pût monopoliser longtemps un cœur déjà doublement épris, Daphné Dessaulles ne quittant pas ma pensée d'un seul jour. N'empêche que la distance embellissant tout, ce furent bientôt entre nous des lettres chargées d'électricité où nous nous disions tout depuis les incidents de la vie quotidienne jusqu'aux projets de vie, jusqu'aux réflexions les plus profondes jaillissant de nos esprits. Je découvrais une cousine inattendue car on sait comme une simple lettre vaut vingt conversations et fait pénétrer, à mesure qu'elle se multiplie, les recoins les plus secrets de la conscience. Inattendue ? Je découvrais surtout que je ne m'étais pas trompé sur Juliane, que la première inspiration de mes quinze ans avait été juste. Et plus le temps passait plus ma cousine grandissait dans mon cœur au point que je revins bientôt, avec quelque appréhension, sur cette idée de rencontre qu'elle avait écartée lors de nos retrouvailles à Kébek. Cette fois elle ne repoussa pas d'emblée ma suggestion. Sa mère s'était faite à son veuvage et la jeune fille n'excluait pas de venir à Montréal passer quelques jours dès la fin de l'année universitaire (elle étudiait l'histoire avec l'espérance d'une carrière d'enseignante au niveau collégial). Toutefois, sitôt reçue sa réponse encourageante, je me rendis compte que mon appréhension

n'était pas venue de la crainte d'une réponse négative de sa part mais plutôt de son acceptation. J'en fus troublé. Ne risquais-je pas de voir se briser un vase de pure affection sur le marbre impitoyable de la réalité ? Tout ce dont j'étais sûr c'était la tendresse à préserver, le secret accord de deux âmes prochaines et pourtant séparées l'une de l'autre par un espace qui, pour ma part, me ménageait le loisir de rêver à ma guise et de me languir à satiété de la goutte d'eau qu'un simple baiser de cousine aimante viendrait un jour déposer sur ma lèvre pour la désaltérer – quand ce serait pour mettre fin, qui sait, au mirage ! Toujours ce même vertige de l'insaisissable, me disais-je, cette tentation d'un bonheur qu'il ne me serait jamais donné d'étreindre dans sa plénitude par méfiance envers l'acquis, le réalisé. Ainsi de ma fascination de plus en plus éperdue pour l'image muette (sa voix mauve s'adressait-elle jamais à moi ?...) de l'ineffable Daphné qui m'éclairait de l'intérieur. Mais que dire en revanche de mon sentiment teinté de sensualité envers la douce Laurette ? Avec celle-ci je pouvais du moins jusqu'à nouvel ordre envisager un bonheur tant soit peu conventionnel conduisant à un mariage pompeux sous des confetti qui s'envolent à jamais, un mariage bien cimenté néanmoins par une large complicité sous le signe de l'architecture.

Or précisément notre quatrième année de formation architecturale tirait à sa fin. Déjà j'envisageais des projets grandioses de facture hardie à souhait et rien ne m'émut davantage que lorsque j'avisai dans le journal l'annonce du concours enfin ouvert pour la réalisation de la Grande Bibliothèque qui devait réunir la bibliothèque municipale de Montréal et la bibliothèque nationale du Kébek. Avant même l'ouverture officielle de notre bureau d'architecte, je me procurai d'urgence le devis complet devant guider la conception d'une entreprise qui, telle que je l'entrevois, allait répondre aux vœux des plus visionnaires parmi les membres du jury – si seulement il s'en trouvait. En association avec Laurette dont je

mettais à contribution la créativité dans le détail mais surtout ce que j'avais remarqué chez elle de cet esprit pratique qui se noyait pour moi dans des designs ultra-futuristes, en moins de six mois, tout en nous installant matériellement dans une enfilade de deux ou trois bureaux désaffectés le long de la rue Saint-Denis et sans manquer de nous équiper d'un arsenal d'instruments de pointe, nous parvînmes à réaliser en réponse au concours une première structure raisonnablement avant-gardiste tant par son style parfaitement dissymétrique que par sa façon toute moderne de répondre aux exigences de vastitude et de lumière d'une bibliothèque de grande volée.

Reçus architectes en titre avec les plus hauts honneurs, nous pouvions maintenant continuer à perfectionner ce qui n'était encore à nos yeux qu'une ébauche, tout en acceptant de travailler à une série de moindres affaires obtenues grâce à mon oncle entrepreneur, pour l'essentiel des plans de maisons de ville et de banlieue où nous donnions le meilleur de nous-mêmes, sachant qu'il fallait avant tout autre rêve nous bâtir une réputation. En fait Laurette, ma promise, accomplissait le gros de ce travail largement alimentaire que nous ne pouvions négliger, étant sur le point d'emménager tous les deux dans un douillet appartement du centre-ville, histoire d'un peu vivre ensemble dans l'attente de notre mariage dont le jour correspondrait, nous l'espérions, avec celui de notre succès, soit celui consécutif à la mise au point du maître projet dont je me chargeais pour l'essentiel et qui concrétisait tous nos espoirs.

Cependant ma correspondance avec ma cousine de Kébek m'était autant que jamais précieuse, et même nécessaire. Je trouvais chez Juliane ce que je ne pouvais trouver dans mes relations devenues par trop quotidiennes et si prosaïquement professionnelles avec Laurette, à savoir un cachet d'imaginaire, une tendresse de cousins que leur éloignement réduisait à se parler dans le petit

creux de l'oreille. Un jour Juliane – c'était à quatre mois de l'échéance fixée pour la remise de ma participation au concours – m'annonça sa venue à Montréal. Joie et crainte se partagèrent également mon cœur sans que je comprisse encore tout à fait pourquoi. Comme elle allait descendre en voiture de Kébek à Montréal et qu'elle connaissait l'adresse de mon bureau puisqu'elle m'y écrivait, je lui suggérai étourdiment de s'y présenter dès son arrivée, persuadé que la vue d'une vague cousine à moi, de province par surcroît, n'aurait rien pour troubler Laurette qui n'ignorait d'ailleurs pas son existence sans qu'elle fût bien au fait de la fréquence de nos relations épistolaires plus qu'affectueuses. Lorsque Juliane se présenta, je me trouvais seul dans ce que j'appelais « l'atelier ». Ma toute première réaction au vu du sourire de ses longs yeux verts en fut une de parfait enchantement et, ne sachant trop comment le lui marquer, je l'introduisis sans tarder dans l'atelier pour lui faire admirer la maquette « aux deux centièmes » de « ma » grande bibliothèque.

— Regarde, regarde ce que j'ai fait....

Or c'est moi seul que Juliane regardait avec une sorte d'effarement où je ne tardai pas à deviner la plus profonde déception. Quoi ! c'est ainsi que je l'accueillais ? Sans un baiser, sans une parole tendre, après huit mois de protestations passionnées ? Et je me rendis compte en effet qu'elle avait des raisons de me faire grief de mon accueil tout centré sur moi et mes préoccupations. Et pourtant, loin de m'excuser, loin de m'accuser moi-même, plus les minutes passaient moins je voyais ma faute. Ma Kébécoise de cousine était là, c'était gentil de s'être déplacée pour moi mais il me semblait que, présente, elle m'était soudain moins attrayante. Combien son charme agissait sur moi plus puissamment depuis Kébek, cet outre-monde, et il fallut me rappeler mes quinze ans, le beau portefeuille de cuir qu'elle avait tiré de sous le sapin pour me l'offrir si gracieusement, pour que je me sente tant soit peu ému qu'elle

fût là en chair et en os. Autrement Juliane n'était plus qu'un rêve brisé par sa présence même. Sur ces entrefaites, Laurette survint. Elle avait pris la matinée pour faire des emplettes et venait retrouver sa tâche, ces maisons de poupées à la fabrication desquelles elle était si experte et qui nous faisaient vivre. Je fis les présentations.

— Laurette, voici ma cousine de Kébek dont je t'ai souvent parlé et qui veut bien nous faire l'honneur d'une visite ; Juliane, je te présente mon associée en titre et en fait.

Si je m'étais tu sur l'intimité de nos rapports, jamais je n'avais caché à Juliane l'existence de Laurette ni le rôle de collaboratrice indispensable qu'elle jouait auprès de moi, mais Laurette était particulièrement ravissante ce jour-là et l'évidente familiarité qu'elle me témoigna en me prenant par le cou et en offrant à mon baiser une joue toute fraîche de soleil et d'air pur ne put que mettre la puce à l'oreille de Juliane car, d'un geste aussi sec qu'inattendu, ma cousine me tendit une main raide :

— Je vois que vous êtes occupés tous les deux, dit-elle d'un ton sec. Permettez que je vous laisse travailler. Au revoir.

Et elle sortit en laissant la porte se refermer derrière elle. Elle n'avait même pas jeté un coup d'œil à la malheureuse maquette dont j'étais si fier. Il faut convenir que, quant à moi, ce départ s'était fait sans le moindre regret. Comment ? Pourquoi ? Je commençais enfin à le comprendre, à me comprendre, sans toutefois que j'eusse à me féliciter de mon impardonnable inconstance, car c'est moi qui avais bel et bien éconduit Juliane que sa proximité avait eu pour effet d'éloigner de moi.



Même lorsque Laurette et moi nous fûmes mis en ménage, je ne cessai de regarder *Carrefour des arts* à la TV. Je lui racontais que c'était pour me tenir au courant de la vie artistique montréalaise.

En réalité je n'avais d'yeux et d'oreilles que pour mon idole, la somptueuse Daphné Dessauls et peu m'importait le reste de l'émission. Il y avait là autour d'elle des chansonniers, des musiciens, des écrivains, des poètes, des artistes peintres, des vedettes du théâtre et du cinéma, et *tutti quanti*. Cela ne comptait pas. Seule comptait pour moi la divine ; je me serais pendu à l'un de ses colliers pour la magie de son image, la distinction de son verbe, pour la simple suavité un peu grave d'une voix que je ne me lassais pas d'écouter les yeux mi-clos. Et dire que Laurette me croyait absorbé dans le bavardage des invités que quelque réalisateur idiot essayait de vendre au public comme si la « vente » n'était pas cent fois faite tant il est vrai qu'on ne croisait à ce *Carrefour* que des figures mille fois rencontrées, que des étoiles de pacotille à qui seule Daphné prêtait un moment son lustre de grande dame. Souvent j'avais le sentiment d'abuser de ma Laurette pour qui je ne nourrissais plus guère, avec le temps, qu'un attachement de grand frère, pour l'avoir trop cajolée sans doute et maintenant pour la connaître par cœur, ce qui n'aurait point dû exclure le cœur, me disais-je avec désolation... Peut-être... mais rien n'y faisait : les yeux de Daphné, profonds comme des puits, suffisaient quand ils se tournaient vers la caméra à me faire plonger dedans tête première et à m'ébattre éperdument dans ce firmament renversé. Et c'est ainsi que mon existence auprès de Laurette s'écoulait paisiblement, sans accroc puisque ma véritable amante n'était guère de ce monde. Il me vint à l'esprit, plus d'une fois, d'écrire à Daphné – ainsi la nommait familièrement mon âme éprise – mais, me souvenant de la fin malheureuse de mes échanges de lettres avec ma cousine de Kébec, je remettais de jour en jour cette initiative qui aurait pu tourner au plus mal. Du reste m'eût-elle seulement répondu ?

Cependant l'œuvre de ma vie avançait et vint enfin le jour où je pus me dire : voilà ! Voilà le chef d'œuvre accompli dans ses moindres détails, je ne pouvais plus rien lui apporter comme

correctif après avoir passé plus d'un an à perfectionner ma Grande Bibliothèque où les Montréalais pourraient, si le sort me favorisait, venir s'enivrer de littérature et de culture, sans négliger la musique car j'avais prévu, comme le voulait le devis, une ample discothèque, soit de quoi loger toutes les inventions discographiques que les hommes ne manqueraient pas d'imaginer dans le futur. L'ensemble, intérieur comme extérieur, formait un tout finalement si original que même Laurette avec qui j'avais tant discuté n'y trouvait plus rien à redire :

— Mon chéri, je n'aurais jamais cru, lorsque tu as commencé, que tu en viendrais à bout, que tu en viendrais à créer cette merveille. Peu importe que ton projet soit retenu ou non, il mérite cent fois de l'être...

Et elle me câlinait, la tête appuyée tout contre ma poitrine et s'y frottant, la main lissant mes cheveux, descendant le long de mon front, de mes joues, s'attardant sur une bouche qui baisait ses doigts de fée car je n'étais pas, malgré un certain désenchantement qui à n'en pas douter tenait à ma maudite nature, sans lui rendre grâce pour tout le tendre concours qu'elle m'avait apporté au long de ces mois harassants.

— Le seul dommage, disais-je tristement, c'est que nous ne gagnerons pas. Ils choisiront le plus conventionnellement « contemporain » des modèles soumis, c'est couru, celui qui n'offusquera le goût de personne grâce à tous les clins d'œil possibles aux modes du temps présent.

Peu avant la date d'échéance, je portai mes plans et ma maquette (il y fallut une camionnette) au lieu indiqué pour la réception des projets. J'appris qu'il y en avait déjà sept d'inscrits et qu'il fallait en attendre au moins quatre autres, ce qui portait le chiffre des participants à onze, au total. Quelle maigre chance avais-je ! L'essentiel était de l'avoir fait, me disait Laurette de mon chef-d'œuvre et puis... sait-on jamais ? ajoutait-elle machinalement. Je

lui donnais raison, sachant bien que c'étaient là des phrases et qu'à moins d'un miracle je courais au désastre.

Ô surprise ! Deux mois plus tard j'apprenais par un pli recommandé que j'étais retenu parmi les trois finalistes du concours. C'était à n'en pas croire mes yeux, surtout quand je vis la photographie de ma maquette reproduite avec celles des deux autres finalistes en première page de *La Presse*. J'étreignis Laurette comme si j'avais remporté le prix car ce premier résultat était déjà tellement au-delà de ce que je pouvais attendre quand je songeais que je concourais avec les plus brillants architectes de la métropole et même de Toronto. Grisé par ce succès, nous fûmes le fêter dans l'un des plus chic restaurants du centre-ville, arrosant notre menu de homard d'un généreux chablis que je choisis parmi les blancs les plus haut cotés à en juger au seul prix, car ni l'un ni l'autre n'étions connaisseurs en ces fastueuses matières dont il avait fallu nous priver depuis que nous ne faisons que tenter notre chance dans ce domaine assez sélect de l'architecture. Et je disais à Laurette : « Quand même nous ne décrocherions que le troisième prix, nous aurions déjà percé, notre avenir serait assuré, pas vrai ? »

Et puis soudain nouvelle surprise : une voix inconnue me convenait par téléphone au *Carrefour des arts* à titre de finaliste au concours le plus prestigieux de la saison. Après un instant d'ivresse à l'idée de me trouver face à face avec Daphné Dessaulles de laquelle, en secret, plus que de Laurette, je faisais ma muse tant cette femme m'avait persécuté de ses charmes indéfinissables tout au long de mon entreprise, je me pris à redouter cette rencontre dont pourtant je me mourais d'envie tout en craignant d'y laisser tout l'éblouissement de l'année la plus décisive de mon existence.

Je me trouvai d'abord en tête à tête avec mes deux concurrents, deux gentlemen du double sinon du triple de mon âge, dont le nom sur la place retentissait de carrières accomplies, brillantes de réussites remarquables dans tous les ordres d'édifices publics et

privés. Qui étais-je pour me mesurer à ces maîtres dont les maquettes avec la mienne étaient là devant nous, couvertes toutes trois de voiles à demi transparents tandis que Daphné Dessaulles invisible encore s'apprêtait à apparaître pour les révéler à ma confusion ?

Misère ! Dès que Daphné surgit souriante du fond du plateau, ce n'était plus Daphné ! Je ne la reconnaissais qu'à sa coiffure en bandeau, son regard était celui d'une étrangère où j'aurais quêté en vain ce que ma fascination y avait mis au point de m'y jeter comme en un puits sans fond. Sitôt qu'elle s'adressa à moi, sa voix n'était plus sa voix mauve, mais une voix grasse émanant de lèvres peinturlurées qui ne s'agitaient que pour proférer des banalités. Et quand vint le temps des questions, muet je demeurai devant ma cidevant princesse lointaine. Avec pour résultat que cette séance télévisée destinée à me mettre en valeur avec mes deux confrères fut pour moi un fiasco qui ne contribua pas pour peu, j'en suis sûr, à m'éliminer du concours.

Pressentant peut-être ce naufrage, j'avais persuadé Laurette de ne pas m'accompagner au studio. Elle ne le regretta pas sans s'expliquer mon comportement devant la caméra de télévision et surtout devant Daphné Dessaulles pour laquelle toute mon admiration, enfin avouée à l'instant de partir, n'avait réussi à faire de moi, disait-elle, qu'un pauvre petit garçon qui ne sait pas se tirer d'un rôle trop difficile qu'on lui a confié à l'occasion d'une séance scolaire. Et moi qui, sans trop d'illusions sur ma prestation, avait cru que ma maquette suffirait à faire ma réclame !

— Oui, tu avais la mine piteuse d'un petit garçon qui ne sait pas sa leçon et jamais personne n'aurait pu croire que tu étais l'auteur de ce splendide ouvrage d'art qui faisait pâlir les deux autres, crois-moi, mon Laurent, et pardonne-moi de te dire cela si mal.

— Je te pardonne tout, Laurette, car tu as raison de me parler le langage de la vérité quand je dérivais depuis l'enfance vers un

pays qui n'existe pas. Même, il me semble qu'il m'a suffi de cette cuisante épreuve d'architecture pour me guérir de toutes mes châtelaines en Espagne. Il faut que tu me comprennes bien car c'est toi seule en définitive que j'ai le plus trompée.

Certes elle ne comprit pas mais réalisa que j'avais fait un pas en avant dans la direction du bonheur, et quand on vint à désigner le gagnant du concours de la Grande Bibliothèque elle rit de bon cœur comme si cela n'avait aucune importance que je fusse relégué au troisième rang. Je l'embrassai sagement et nous nous remîmes à l'ouvrage. Pour la première fois depuis bien longtemps je sentais mon cœur accordé avec lui-même, avec la vérité du monde.

Et quand même toute ma vie j'eusse dû ressentir le poids de cette première déception professionnelle, je m'en consolais d'avance comme de toutes les autres qui suivraient par la force des choses en me disant que chacune d'elles, mieux que des succès, ne cesseraient de me révéler quelque chose de moi-même. Seule l'épreuve enseigne et même d'une voix mauve il ne faut pas trop espérer, au risque de désespérer de toutes celles qui ne sont pas mauves.

DOMINIC GAGNÉ

Portraits de l'ombre

Il nomme inconnu ce qu'il connaît.

DAVID CANTIN

1.

tu recherches un coin d'ombre
pour reprendre ton souffle
un arbre si possible un peu d'herbe
où tu te dénuderais
dans la plus parfaite innocence
une manière de dire au paysage
avec des gestes lents
que la beauté existe encore

2.

tu recherches un coin d'ombre
où écrire ne serait plus
une tentative d'atteindre cette touche
à l'extrémité du piano
et de la vie
cette note presque imperceptible
qui porte en elle
les aboiements de tous les chiens

3.

tu voudrais t'étendre sur l'herbe
paraît-il
dans le plus parfait abandon
écouter le vide s'approcher
lentement
et ton corps devenir poème

4.

tu n'ouvrirais pas la bouche
des coffres peut-être
et le ciel dans son épuisement
mais pas la bouche ni la main
tu écrirais le plus beau des poèmes
au sujet du voyage
il y aurait de nombreuses villes
Paris Genève Venise un arbre
et un peu d'herbe – je sais –
avant tout il y aurait un regard
qui reprend son souffle

5.

à l'aide d'une pierre
ou d'un mot
plus tranchant qu'un refus
tu ouvrirais ton ventre
celui de la terre
afin d'éprouver à nouveau
ce beau désordre de naître

6.

tu recherches un coin d'ombre
où un peu essoufflée l'écriture
serait le simple fait de respirer
dos au soleil
dans la plus parfaite solitude

MAXIME LEJEUNE

La Pomme d'amour

*Pour tou dimoun ki'n rakont mwan Bolot Feray
à Carmen*

OUI, JE SAIS, TU ME L'AS DÉJÀ DIT, tu trouves que les tomates ne sont pas très bonnes... mais écoute cette belle histoire que Rosemonde m'a racontée et tu leur trouveras très bientôt meilleur goût !

Il s'agit d'une petite pièce de théâtre qui jadis débutait dès la sortie de la messe du dimanche... Tout commence, en effet, avec des nuages de taffetas, des vagues de dentelles, un opéra de chapeaux de paille, parfois une cravate... des fillettes papillonnantes, des petits garçons aux cheveux lissés merveilleusement maladroits dans leurs beaux habits... gestes de bonheur, magiques, hiératiques, comme encore empreints de cette religieuse sérénité que l'on vient de partager... À force de lumière, tu as d'abord l'impression que tout n'est que blanc et noir puis, peu à peu, tu réalises que les chemises que tu croyais blanches sont de la couleur d'une tourterelle qui s'envole dans le crépuscule... que les pantalons ne sont plus gris mais ont emprunté les reflets que le soleil dépose chaque soir sur les granites de vos îles... Sous le frangipanier qui embrasse l'église de son ombre et enveloppe la foule de son parfum, la réalité renaît paisiblement. Tout est beau et seuls les souliers savent si les chaussettes ont des trous... Les cloches carillonnent, un coq chante... Puis tout le monde se disperse...

Sur le chemin du retour, Séraphine et Ti Charles encadrent fièrement leur fils Alain... Depuis l'année dernière, on se rend chaque fin de semaine chez les Copolia. Tranquillement. À pied.

Dans la salle à manger, Mafinesse a déjà ôté la bonbonnière de la grande table autour de laquelle nos deux amoureux prendront place. Dans un instant sa fille recevra des dragées de son fiancé puis les parents s'esquiveront discrètement dans le petit salon. Et tandis qu'ils reprendront leur discussion de la semaine passée à propos du repas pour la nocé à venir, le jeune homme aura déjà pris dans sa main une pomme d'amour...

Il y a deux façons de faire rouler une tomate sur une table en bois de takamaka.

Tu peux d'un mouvement sec lui imposer toute une série de retournements, infimes certes mais néanmoins osés, qui te permettent alors de voir alternativement la discrète étoile, verdâtre vestige de la tige, qui orne le dessus du fruit charnu et le petit point noir, modeste commissure, intime soudure qui se trouve à sa base et rappelle pudiquement des quartiers qui n'ont jamais existé. Mais alors tu risques d'entendre comme le bruit essoufflé d'une voiture qui se déplacerait avec des pneus dégonflés.

À moins que tu ne préfères poser ta tomate sur le côté pour la laisser rouler tranquillement et tout en douceur. La trajectoire est alors plus sûre, le fruit semble moins hésitant mais risque, en fin de course, de paraître vouloir revenir en arrière. (Comme une révérence ! penses-tu... Mais sache que la jeune fille que tu aimes pourrait voir dans cette hésitation finale un manque de conviction de ta part ou s'imaginer que tu refuses de t'engager véritablement sur les voies de l'amour, toi qui es déjà dans son cœur l'homme de sa vie.)

Alain et Pierrelina sont assis l'un en face de l'autre. Ils n'osent lever les yeux et réservent leurs regards pour cette tomate qui ne cesse d'aller et venir entre eux et leur rappelle peut-être que la vie,

la vraie (non pas celle de ceux qui, assis derrière leurs bureaux, font semblant de savoir ce qu'ils font) n'est qu'un balancement, une oscillation, une succession de certitudes et de doutes, d'incertitudes et de convictions... Et, tandis que la mère, venue proposer du café à celui qu'elle voudrait pour gendre, s'effraye devant la vigueur avec laquelle il expédie le fruit à sa fille, les deux tourtereaux entrevoient dans le va-et-vient de la pomme d'amour mille bonheurs à venir... (*et, à eux, quel sera le fruit de leurs amours ?*)

Offrande mutuelle... Échange réciproque... La belle Pierreline caresse le fruit qui épouse si bien sa paume avant de le lancer au jeune homme qui voudrait tant confier en retour à cette peau vernie et si douce un baiser pour celle qui lui sourit et envahit son âme... À certains moments, pour mieux montrer sa tendresse, Alain laisse repartir doucement la solanacée en la faisant glisser sur le côté, mais le fruit parvient difficilement jusqu'à la jeune fille qui ne voit plus dans la démarche de son prétendant que l'insuffisance du geste...

Dois-je t'avouer que, parfois, c'est d'un mouvement brusque, d'impatience ou de dépit, qu'il relance la tomate trop mûre qui manque alors de s'écraser par terre ? Comment ! Quoi, une tomate qui prétend éprouver son amour ! Mais personne n'est de bois... nous avons tous été amoureux et ne devons-nous pas comprendre ce jeune homme auquel il tarde de croquer à pleines dents dans la chair d'un fruit qui n'est plus si vert ! (Ne savons-nous pas également que la pudeur inspire toujours un mouvement de répulsion ?)

La lumière de la lampe se reflète sur la peau lisse et polie du fruit impénétrable et charnu. Dans la pièce à côté, la conversation a repris de plus belle. Les amoureux restent muets pour laisser leurs âmes se communiquer toutes ces petites choses qui bouillonnent en eux tandis que les grandes choses ne parviennent pas encore à se vêtir de leur formulation.

Ambassadrice de leurs sentiments, la tomate ne cesse d'aller de l'un à l'autre. Un étranger pourrait sans doute lire l'avenir de ce couple dans la manière dont elle obéit aux impulsions qui lui sont données pour se déplacer sur la table que l'oncle Joseph avait fabriquée précisément (le hasard existe-t-il ?) l'année où Pierreline a vu le jour et que le temps depuis n'a cessé de polir. Mais il ne saurait certainement ni prévenir ni corriger les pensées des deux amoureux devant le va-et-vient prometteur de cette tomate qui telle une navette semble tendre entre eux ce fil invisible dont sera tissé le drap qui enveloppera leur bonheur.

Et puis un jour, ce sera la dernière fois. Le jeune homme fera peut-être rouler la tomate dans le dos de la jeune fille. Mafinesse partagera le fruit entre les fiancés... Le mariage aura lieu... On préparera la salle verte... tout ira très vite...

Bientôt, dans leurs beaux habits de noce, Alain et Pierreline seront fiers de prendre le chemin de l'église...

Notices biobibliographiques

Gilbert CHOQUETTE est né à Montréal en 1929. Poète (*Au loin l'espoir*, 1958, *L'honneur de vivre*, 1964), il est surtout le romancier des êtres déchirés et d'une société en proie à l'angoisse dont témoignent ses principaux titres : *La défaillance* (1969), *La mort au verger* (1975), *Un tourment extrême* (1979), *La flamme et la forge* (1984, prix France-Québec), *Le secret d'Axel* (1986), *L'étrangère ou un printemps condamné* (1994), *Azraël ou l'ange exterminateur* (1999), *Le cavalier polonais* (2000). Il a également publié un journal de voyage, en 1996 : *L'Europe-en-coup-de-vent*. Il est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Christiane DUCHESNE écrit depuis une trentaine d'années. Elle a créé de nombreux textes dramatiques pour la chaîne culturelle de Radio-Canada, dont une adaptation de *Alice au pays des merveilles* (prix Ex-Aequo, Slovaquie, 1998), et *Le premier ciel* à l'automne 2001. Elle a mérité de nombreux prix dont celui du Gouverneur général en 1990 et en 1992, le prix Christie en 1991, 1993 et 1995, le prix Québec / Wallonie-Bruxelles pour son roman *La bergère de chevaux*. En 2000, elle reçoit le prix France-Québec et le prix de l'Académie des lettres du Québec pour *L'homme des silences* et le prix Alvine-Bélisle pour *Edmond et Amandine*.

Annie ERNAUX a passé son enfance et son adolescence dans une petite ville de Normandie, où ses parents tenaient un café-épicerie. Agrégée de lettres modernes, elle a été longtemps professeur. Elle vit dans une ville nouvelle proche

de Paris, Cergy-Pontoise. Tous ses textes sont issus de son expérience personnelle. Nombre d'entre eux traitent de la déchirure sociale qu'entraîne le passage d'un milieu de travailleurs manuels à celui du milieu intellectuel et bourgeois. Elle définit son écriture comme une recherche du réel. Ses ouvrages sont parus chez Gallimard : *Les armoires vides* (1974), *Ce qu'ils disent ou rien* (1977), *La femme gelée* (1981), *La place* (1984 - Prix Renaudot), *Une femme* (1988), *Passion simple* (1992), *Journal du dehors* (1993), *La honte* (1997), « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » (1997), *L'événement* (2000), *La vie extérieure* (2000), *Se perdre* (2001).

Dominic GAGNÉ est né à La Tuque en 1977. Il a publié des poèmes dans les revues québécoises *Estuaire*, *Le Sabord*, *Mœbius*, *Exit*, *Les écrits*, *Brèves littéraires*, *Possibles*, *L'écrit primal*, dans la revue ontarienne *Envol* et, en Belgique, dans la revue *L'arbre à paroles*. Il sera bientôt publié dans la revue *Entrelacs*. Il a remporté, l'année dernière, le premier prix du concours de poésie du Cercle littéraire de l'Université Laval et, cette année, celui de la revue *Brèves littéraires*.

Jean GROSJEAN est né à Paris en 1912. Il est l'auteur d'une œuvre poétique importante. Parmi ses recueils on peut citer : *La gloire*, *Élégies*, *Hiver*, *Terre du temps* et *Lueur du jour*. Il est aussi l'auteur de récits puisés en grande partie dans la Bible, dont *Le Messie*, *Les beaux jours*, *Élie*, *Samson*, et aussi, à partir de la culture allemande, *Clausewitz* et *Kleist*. Jean Grosjean est également un grand traducteur. Parmi ses traductions bibliques : les *Prophètes*, la *Genèse*, *L'Éclésiaste* et *L'Évangile selon Jean*. Il a également traduit le Coran et les tragiques grecs : Eschyle et Sophocle.

Monique LARUE est titulaire d'une maîtrise en philosophie (U. de Paris) et d'un doctorat en littérature (U. de Paris). Elle a publié quatre romans : *La cohorte fictive* (L'Étincelle 1979), *Les faux fuyants* (Québec/Amérique 1982), *Copies conformes* (Denoël 1990), *La démarche du crabe* (Boréal 1995), une étude intitulée *Promenades littéraires à Montréal* (Québec/Amérique, 1989, en coll. avec J.-F. Chassay) et

de nombreux essais, conférences, articles et nouvelles. Elle a obtenu le premier prix du concours d'œuvres dramatiques de Radio-Canada (1984), le grand prix du livre de Montréal (1990) et le grand prix du Journal de Montréal (1995). Elle enseigne depuis plus de vingt-cinq ans au département de français du collège Édouard-Montpetit. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Maxime LEJEUNE est titulaire d'un doctorat de littérature française et d'une licence de littérature et civilisation polonaises. Il a été enseignant en France (Paris), lecteur en Pologne (Varsovie), attaché linguistique en Tchécoslovaquie (Prague), directeur d'un bureau de coopération linguistique au Maroc (Tanger/Tétouan), responsable de projet de coopération aux Seychelles, enseignant à Québec et conseiller pédagogique au centre d'apprentissage international du français de l'Université de Moncton.

Andrea MOORHEAD est née à Buffalo, New York, en 1947. Poète américaine et directrice de la revue internationale *Osiris*, elle collabore à plusieurs revues littéraires américaines, européennes et québécoises. Elle a publié *Niagara*, *Le silence nous entoure*, *La blancheur absolue* et *Le vert est fragile*, recueils de poèmes, aux Écrits des Forges, et, en anglais, *From a Grove of Aspen*, chez Poetry Salzburg. Elle a publié des traductions de la poésie contemporaine, entre autres, *The Edges of Light* (Hélène Dorion) chez Guernica Editions et *Updates* (Françoise Hân) chez Éditions en Forêt/Verlag im Wald.

Alain NADAUD est né à Paris en 1948. Après plusieurs années passées à l'étranger (Mauritanie, Irak, Nigéria, etc.), il travaille comme conseiller littéraire chez plusieurs grands éditeurs et fonde *Quai Voltaire*, revue littéraire. Il est l'auteur d'essais : *Ivre de livres* (Balland) et *Malaise dans la littérature* (Champ Vallon), de recueils de nouvelles tels que *La tache aveugle* ou *Voyage au pays des bords du gouffre* (Denoël), et de sept romans : *Archéologie du zéro*, *L'envers du temps*, et *Désert physique* (Denoël, col. « L'Infini »), *L'iconoclaste* (Quai Voltaire), *La mémoire d'Érostrate* (Seuil), *Le livre des malédictions*

(grand prix du roman de la Société des Gens de Lettres), *Auguste fulminant* (prix Méditerranée 1998) et *La fonte des glaces* (Grasset). Après avoir dirigé le Bureau du livre au Service culturel de l'Ambassade de France à Tunis, il est actuellement attaché culturel au Consulat général de France à Québec.

Pierre OUELLET, essayiste, romancier, a publié une vingtaine d'ouvrages, dont trois romans, *Still, tirs groupés*, en 2000, *Légende dorée* (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec), en 1999, et *L'attachement*, en 1995, de même qu'un recueil de récits, *L'attrait*, en 1994, tous parus à L'Instant même. Comme poète, il a fait paraître récemment *L'avancée seul dans l'insensé*, aux éditions du Noroît, et *Portrait d'un regard / Devant la fin*, avec Bernard Noël, dans la collection « Vis-à-vis » chez Trait d'union. En tant qu'essayiste, il a publié récemment *Ombres convives, l'art, la poésie, leur drame, leur comédie*, aux éditions du Noroît, et *Poétique du regard : littérature, perception, identité*, aux Presses universitaires de Limoges et au Septentrion. Professeur au département d'études littéraires de l'UQÀM, Pierre Ouellet est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique et responsable de l'équipe de recherche sur *Le soi et l'autre*. Il est aussi directeur de la revue et de la collection *Spirale*.







Jacques Lacoursière
Jean Provencher
Denis Vaugeois
Canada · Québec
1534-2000

39,95\$ (Éd. régulière), 49,95\$ (Éd. reliée)



Tout (ou presque) ce que vous voulez
savoir sur l'histoire du Québec ou du
Canada; ce qu'on ne vous a pas
enseigné ou que vous avez oublié.

Louis-Guy Lemieux
André-Philippe Côté
Nouvelle-France
La grande aventure

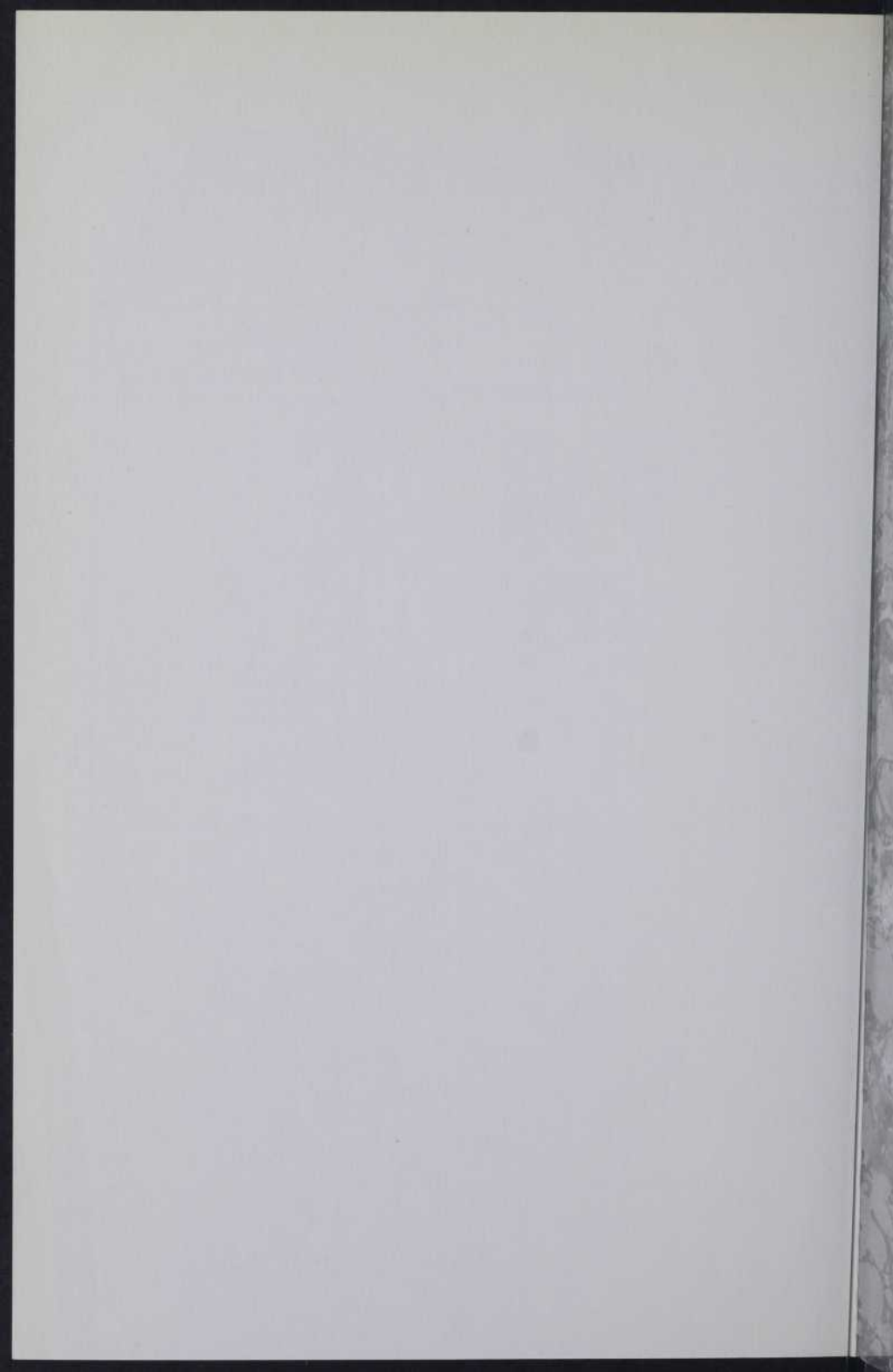
116 pages, illustré, 19,95\$



Sous la plume de Louis-Guy Lemieux les
personnages de la Nouvelle-France
acquièrent des traits pleins de vitalité et de
santé. Délice suprême, les dessins d'André-
Philippe Côté accompagnent les textes.

SEPTENTRION 

www.septentrion.qc.ca



Bulletin d'abonnement

ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS

- Résidents du Canada 25 \$
 Institutions 35 \$
 Résidents de l'étranger 25 \$

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

Les écrits

Case postale 87
Succursale Place du Parc
Montréal (Québec)
H2W 2M9

Imprimé par AGMV Marquis
en décembre deux mille un

Imprimé au Canada
Printed in Canada





Contes

Dossiers

Essais

Extraits de
romans

Hommages

Journaux
intimes

Poèmes

Nouvelles

Récits

Témoignages

Théâtre

Les écrits

Revue littéraire
fondée en 1954
sous le titre *Écrits*
du Canada français